XII-ème année, N-os 1-3. Janvier-mars 1935

REVUE HISTORIQUE

DU

SUD-EST EUROPÉEN

(Continuation du „Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale")

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

dirigée par

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest, agréé à la Sorbonne, associé de l'Institut de France.



— PARIS —
LIBRAIRIE J. GAMBER
7, Rue Danton.

— BUCAREST —
LIBRAIRIE PAVEL SURU
73, Calea Victoriei.

DIRECTEUR:

N. IORGA

BUCAREST, ŞOSEAUA BONAPARTE, 6.

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION:

C. MARINESCU

Professeur à l'Université de Cluj.

SOMMAIRE: ARTICLES. — *N. Iorga*: Choses d'art arméniennes en Roumanie (conférence donnée au collège Morat en mars 1934). — *Polyxène D. Popescu*: Une lettre de la correspondance de Jean Alexandri. — *Marie Holban*: Texte d'un rapport inédit du Ministre Reinhard sur la Valachie et la Moldavie.

COMPTES-RENDUS sur: Maj. gen. Harry Hill Bandholtz U. S. A., Marie, reine de Roumanie, Dr. D. J. Popovitch, Ion Nestor, Colonel Lamouche, Coriolan Petranu, Svétozar Radoïtchitch, Vlad. R. Petković, Victor Roth, Dr. Matthias Friedwagner, Jean Grubea, Ferdinand Schewill-Wesley M. Gewehr, Wesley M. Gewehr, William Stearns Davis.

CHRONIQUE et NOTICES par *N. Iorga*.

Imprimerie „Datina Românească"
Vălenii-de-Munte.

REVUE HISTORIQUE
DU
SUD-EST EUROPÉEN

PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

XII-E ANNÉE, NOS. 1-3. JANVIER-MARS 1935.

Choses d'art arméniennes en Roumanie

– Conférence donnée au collège Morat en mars 1934 –

I.

Monseigneur,
Mesdames,
Messieurs,

Vous me permettrez de commencer par présenter tous mes remerciements pour les paroles si bonnes et si flatteuses pour mon pays que M. Khanzadian vient de m'adresser. Il veut qu'en Roumanie il y ait une organisation économique arménienne et je promets de m'y employer autant que me le permet ma situation politique actuelle qui n'est plus celle d'un président du Conseil. Et j'aimerais mettre ce centre économique arménien à côté de l'organisation religieuse qui, sous mon gouvernement, a été accordée aux Arméniens de Roumanie : l'archevêque reconnu par l'État et jouissant de tous les droits d'une importante communauté religieuse.

Après avoir présenté mes remerciements très sincères et les avoir exprimés avec cette franchise simple dont j'ai l'habitude, je sens la nécessité de m'excuser de vous avoir amenés ici par un dimanche où on aime à passer le temps d'une autre façon qu'en écoutant une conférence.

J'ai cru qu'il est de mon devoir de chercher à visiter cette maison où j'ai déjà été accueilli l'année passée, avec une hospitalité si large et si amicale, et en même temps j'ai un devoir envers les Arméniens de Roumanie et envers celui qui a tant contribué à réveiller leur conscience nationale et qui s'appelle M. Sirouni.

M. Sirouni a trouvé le moyen de rassembler de tous les côtés où il y a de grandes collections d'art arménien les matériaux d'une magnifique exposition. Cette exposition a duré pendant

des semaines et a été visitée par un grand nombre de personnes. On a pris des photographies, et je vais vous les présenter essayant de les expliquer sans aucune prétention. Je donnerai donc quelques idées générales, dont quelques-unes peuvent paraitre nouvelles et que je crois justifiées, pour faire comprendre le développement de l'art arménien par-dessus les frontières de l'ancienne Arménie.

Des oeuvres qui étaient à Constantinople, à Venise et dans différentes villes de Roumanie se sont trouvées dans les mêmes salles et j'ai eu la possibilité d'esquisser une synthèse qui aurait été impossible sans ce voisinage momentané des éléments jusque-là, et encore aujourd'hui, dispersés, de ce qui a été jadis le trésor de votre civilisation artistique. Et je désire qu'un temps vienne où dans un grand musée arménien, qui ne sera plus sous l'autorité plus ou moins oppressive des Soviets, vous puissiez avoir ensemble au moins une partie de ces matériaux si précieux que malheureusement on ne peut voir maintenant que par les photographies que j'ai l'intention de faire défiler.

Mais avant la présentation de ces pièces je voudrais fixer le cadre historique de l'Arménie que j'appellerai post-cilicienne.

On sait que par une colonisation byzantine, du côté de la Mer Méditerranée, il y a eu en Cilicie une seconde Arménie, d'un caractère un peu différent de l'ancienne, de la grande, étant influencée par tous les courants de l'Occident, de la civilisation française qui ont été apportés par les croisés.

C'était, de fait, un État à demi français. Car la collaboration des Arméniens avec la France est très ancienne et, pour cette période, essentielle. Il ne s'agit pas de l'abri actuel qu'une partie des Arméniens ont trouvé en France qui est, comme d'habitude, pour toutes les nations, si généreuse, mais d'une synthèse à laquelle Français et Arméniens ont collaboré en Cilicie, dans cette Arménie Mineure, pendant tout le XIV-e—également pendant le XIII-e siècle même, mais surtout pendant le siècle qui vit finir dans les affres des nouvelles invasions cet État.

Après que l'Arménie cilicienne eût disparu, envahie d'un côté par les mamelouks du Sultan d'Égypte et, de l'autre côté, par les bandes turques (on a pensé à s'appuyer sur les Mongols, mais c'était une illusion), et que son dernier roi, Léon de Lusignan, eût

dû finir sa vie sur cette terre française, l'Arménie n'en est pas moralement morte. Elle n'est pas morte lorsqu'il n'y a plus eu le royaume de l'Arménie. Elle n'a pas cessé de vivre ni après cette disparition de l'État de croisades, parce qu'une nation cesse de vivre uniquement lorsque son esprit a disparu. Tout ce qui se passe dans la vie d'une nation est une oeuvre de l'esprit. A notre époque, on regarde trop au fond matériel et on croit que la forme matérielle suffit. Or, très souvent la forme matérielle présente seulement une situation passagère qu'une autre situation internationale peut faire disparaître. Mais ce qui vit réellement, c'est l'âme, et cette âme est capable de créer, de soutenir, de ressusciter.

Autant qu'il y a eu une activité arménienne dans le domaine du commerce, dans les initiatives économiques de l'Europe orientale et de l'Asie voisine, autant que s'est conservé le culte de ses traditions, grandes traditions d'art et de littérature, autant qu'il y a eu le culte de ses souvenirs et qu'a été continuée, sinon l'oeuvre littéraire, qui s'est arrêtée presque totalement, au moins une oeuvre artistique s'inspirant des plus anciens et des meilleurs souvenirs, l'Arménie vivait. Un pays n'est donc pas un morceau de territoire, ce n'est pas une forme que la nation s'est gagnée ou qui lui a été octroyée, donnée de grâce — et j'espère que, lorsque l'Arménie revivra, ce ne sera pas par la grâce de n'importe qui parmi les diplomates que l'Arménie pourra revivre : elle revivra par le développement de son propre esprit, pour ne devoir rien à d'autres qu'à l'héritage des ancêtres et à la faculté créatrice des contemporains s'appuyant sur cette tradition.

Par dessus les deux autres civilisations arméniennes il y a, d'abord, *l'Arménie de Crimée*. Je suis convaincu qu'on peut écrire une histoire des Arméniens de Crimée, qui n'a pas encore été entreprise, mais dont les matériaux existent, surtout des matériaux d'art très riches, mais, à côté de ces matériaux d'art, les pièces diplomatiques, ces documents génois concernant la Crimée qui ont été publiés depuis longtemps par le Père Amedeo Vigna, dans son *Codice diplomatico* [1]. C'est là qu'on peut trouver des renseignements nombreux sur l'activité économique des Arméniens de cette péninsule. Ainsi on a les deux parties d'une histoire qu'on pourrait mettre ensemble et écrire.

---

[1] Dans les *Atti della società ligure di storia patria,* VI et VII.

La vie chrétienne, européenne, occidentale de la Crimée, du „royaume de Gothie“ ou de „Gazarie“ (d'après les anciens Goths tétraxites et les Khazares), a duré, comme on le sait, jusqu'en 1475. Grande et puissante vie, dominée par toute une série de colonies jusqu'au Caucase. Les Arméniens y sont venus en partie de la Petite Arménie, mais en partie aussi par des infiltrations du côté du Caucase, à Cembalo (Symbolon), où il y avait des Byzantins, à Sorgat et il y a de beaux manuscrits qui viennent de là-bas. De toutes ces colonies la vitalité affluait à Caffa, qui est devenue le centre d'un mouvement économique très important et d'un développement artistique lui correspondant. Fondée sur une terre appartenant aux Tatars, à la fin du XIII-e siècle — la date ne peut pas être fixée de plus près —, elle eut bientôt déjà un magnifique développement avec toutes ces dépendances autonomes, reliées librement avec la métropole.

Une province chrétienne, presqu'un État chrétien mêlant la base mongole avec des influences occidentales, et, au milieu aussi, une forte vitalité arménienne. Les soldats qui ont défendu Caffa étaient en grande partie des Roumains de Moldavie, de Valachie, qu'ont appelait des *orguxii,* et on reconnaît facilement le terme mongol, alors que des aristocrates génois gouvernaient le domaine et des Arméniens, quelques Grecs aussi, faisaient le commerce.

Caffa a été conquise par le Sultan Mahomet II: en même temps toute cette domination chrétienne en Crimée a disparu, et en plus l'oasis de domination grecque, byzantine, représentée par le château des Saints Théodore pour les Grecs, de *lo Todoro* pour les Italiens [1] et dont le nom a survécu sous la forme de Aïtodoro, le nom touranien, de Mangoup, s'étant conservé à côté.

Mais, avant la disparition de Caffa, il y a eu l'infiltration arménienne en Pologne et en Moldavie, que j'ai discutée aussi dans la publication jubilaire des Mékhitaristes de Vienne —, donc *la quatrième Arménie.*

Les Arméniens de Moldavie sont constatés par les documents dès le XIV-e siècle. Ils y étaient même avant la fondation de la principauté à Suceava, à Siretiu, d'où ils ont passé à Jassy, à Botușani, à Roman, infiltration qui se continuera jusqu'à Focșani, près de la frontière entre la Moldavie et entre la Valachie.

[1] Dans une communication à l'Académie Roumaine, M. N. Bănescu a montré que le nom vient du τὸ δόρυ mentionné dans des sources byzantines.

J'ai discuté la question s'il s'agit d'Arméniens venus du Nord polonais, en rapport avec la voie de commerce qui allait de Caffa en Galicie, où le roi Casimir, restaurateur de la royauté polonaise, venait de créer deux grand centres de commerce pour les rapports entre l'Europe centrale ge manique et l'Orient, Cracovie et Lwów (Léopolis, Lemberg), ou bien d'un passage direct, par un autre chemin que celui-là. J'en arrive à croire qu'il y a eu, en outre de cette descente du Nord galicien, des pénétrations ayant suivi d'autres voies.

En tout cas, vers 1330 il y avait déjà des Arméniens assez nombreux, et, comme la principauté de Moldavie a été en réalité créée par la voie de commerce, ceux qui ont suivi cette voie de commerce sont devenus des collaborateurs pour la création de l'État national roumain en Moldavie.

Voici une conséquence importante pour la collaboration entre les deux nations. Je n'ai pas trouvé de similitudes étroites avec la situation dont jouissaient les Arméniens de Pologne. Si elle avait existé, on aurait pu dire, comme cela s'est passé à la création des communes en France, où on a pris le statut de Saint-Quentin et on l'a introduit dans d'autres villes, qu'il y a eu un statut des Arméniens de Pologne et que les Moldaves ont accordé à leurs Arméniens un statut correspondant. Or, il n'y a pas de statut des Arméniens en Moldavie, quoiqu'il y eût eu sans doute un statut des Arméniens de Pologne, de Galicie. Il faut admettre donc une collaboration de caractère libre, et l'État, venant ensuite, n'a pas cru devoir des privilèges, car on ne les donne pas à celui qu'on a trouvé, mais bien à celui qui vient s'établir.

La communauté arménienne importante de Valachie ne peut pas être mise en regard de ce que les Arméniens ont fondé en Moldavie. Là, il s'agit de pénétrations plus récentes. La plupart des Arméniens de Valachie viennent du côté de la Turquie. Et il y a un autre esprit, esprit propice à la littérature, à l'art, au mouvement politique, à une vie sociale large chez les Arméniens de Moldavie, alors que les Arméniens de Valachie conservent des caractères qui viennent de leur origine et de la voie qu'ils ont suivie pour arriver à Bucarest et, dans des proportions plus restreintes, dans telle autre ville valaque, où ils n'ont jamais formé de communautés historiques

Je crois que c'est assez d'histoire pour pouvoir passer maintenant à des considérations d'art.

II.

Je commence donc par un domaine très important, dans lequel il y a eu des transmissions, mais aussi une synthèse. Voici ce que j'entends, dans ce domaine, par la transmission et ce que signifie pour moi une synthèse.

Les transmissions, ce sont vos anciennes traditions d'art, qui sont restées, avec la fidélité, admirable, à des formes séculaires, presque millénaires. Il n'y a aucune nation qui eût gardé d'une façon aussi pure l'héritage ancien. Il est vrai que ces colonies demeurèrent un peu isolées, n'ayant pas de rapports très étroits, à cause de la différence de religion, avec la population environnante, mais cet esprit conservateur vient aussi d'une disposition d'âme spéciale aux Arméniens.

Malgré quelques mariages, en Roumanie, entre Arméniens ou Arméniennes et Roumains ou Roumaines, je me rappelle, moi qui ai passé mon enfance à Botușani, où il y avait beaucoup d'Arméniens, même des quartiers arméniens, de cet isolement

La synthèse, c'est le mélange, immanquable, mais pas d'un caractère général, avec l'art byzantino-roumain, avec l'art byzantin qui est devenu roumain. Il y a des choses que les Arméniens ont transformées à cause de ce milieu, et il y a aussi des formes roumaines qui ont remplacé totalement les formes arméniennes, plus anciennes. Voici un problème qui peut avoir un intérêt pour les personnes s'occupant des transformations de l'art

Les Arméniens ont eu, eux aussi, l'ancienne tradition géométrique, abstraite qu'on rencontre dans le monde thrace en Europe et, comme les Arméniens ont une base thrace à côté d'une base asiatique, qui est venue ensuite, on comprend bien que cet art géométrique a dû exister dans la Grande Arménie dès le commencement du développement artistique de la nation. C'est-à-dire qu'on réduit l'arbre, la fleur, les contours du corps de l'être humain, de façon à présenter des formules linéaires. C'est un art très important, ayant précédé en Grèce l'art hellénique, qui, dans son origine crétoise, était beaucoup plus libre et beaucoup plus varié.

Cet art géométrique s'est étendu, d'Asie Mineure, sur le Nord de la Chine, sur la Mandchourie, et il a des prolongations par la Sibérie, par le côté où l'Asie et l'Amérique se touchent, avec la bande occidentale de l'Amérique-du-Nord.

De cet art abstrait, que les Roumains ont aussi, mais qu'ils n'ont pas traité absolument de la même façon, il y a *des étoles,* des pièces de vêtement qu'on peut voir à Paris même dans la petite collection de M-me de Montfort, qui est Arménienne. Mais la coutume de les reproduire a disparu en Moldavie. Ailleurs même, les anciens modèles sont parfois influencés par la broderie occidentale.

Vous avez ici une étole qui vient du passé, et là, à côté, des objets empruntés à l'Occident, des restes de cette influence séculaire. Cette broderie est du domaine occidental, mais, à côté, on voit de petits objets de style géométrique.

Il en est de même, en ce qui concerne la „quatrième Arménie", pour *les tapis.* Je connais la discussion, très intéressante. qui n'a pas fini par une solution généralement acceptée, sur l'origine de ce qu'on appelle les tapis de Caramanie.

Mais, d'abord, qu'est-ce donc que la Caramanie ? Si l'on trouve une forme d'art dans cette région du centre de l'Asie Mineure, elle peut avoir trois origines.

Elle peut venir du côté grec ; or ceci n'est pas grec : les Grecs ne géométrisaient pas, ne réduisaient pas à des abstractions.

Elle peut être d'origine turque, mais qu'est-ce que les Turcs ont apporté de leur Turkestan ?

Il y a maintenant une théorie qu'on exprime, qu'on clame même : la théorie de toute une civilisation turque venue directement du Turkestan, qui n'aurait rien de byzantin ; elle correspond aux aspirations nationalistes du kémalisme actuel.

Mais, tout en reconnaissant les efforts récents qui ont été faits en Asie Mineure pour le développement d'une civilisation nationale, il faut reconnaître que les ancêtres des nationalistes d'aujourd'hui n'ont apporté de la vieille patrie turque qu'un élan guerrier et que tout ce qui se trouve de turc maintenant sur cette terre a été adapté.

Alors, si le tapis dont je m'occupe ne vient ni du côté grec, ni du côté turc, il n'y a pas d'autre solution que celle par laquelle certains historiens de l'Arménie le réclament pour leur propre nation.

Mais le tapis roumain, géométrique lui aussi, de caractère populaire, a mangé le tapis arménien. Il y a eu une concurrence: et le tapis que pouvaient fabriquer les paysans dans les villages a été vainqueur. Les tapis se mangent comme les hommes, et, dans une exposition de tapis roumains à Stockholm, où nous avons laissé quelques exemplaires, les journaux suédois, faisant l'éloge de ces pièces, ont ajouté que, en Suède, d'après une très ancienne transmission, on fabrique des tapis presque de la même façon, mais de beaucoup inférieurs; on nous prié de ne pas commercialiser ces produits, et nous nous en sommes tenus là.

Les Arméniens de Moldavie ne connaissent pas plus ce qu'on appelle le point d'Arménie, qu'on travaille encore en Asie.

Mais, à partir d'une certaine époque, il y a eu chez les Arméniens de Moldavie une broderie influencée par la broderie roumaine, formée déjà au XV-e siècle, étant déterminée sans doute par Byzance, mais aussi par l'Occident, avec des bleus pâles intéressants, des roses d'une douceur infinie, tout un travail d'élite très soigné, entourant des figures de saints qui sont devenues d'un caractère presque réaliste.

L'imitation est facilement reconnaissable pour une pièce d'autel venant de la ville de Gherla en Transylvanie. Et il me faut dire un mot sur cet essai d'une „cinquième Arménie“ du côté transylvain.

En Transylvanie, il y a de nombreux Arméniens de Moldavie, qui ont quitté le pays vers 1670, par suite de la longue guerre entre Turcs et Polonais. Sous la conduite d'un chef religieux dont on connaît le nom, Auxentius Virzirescu, ils se sont établis en Transylvanie, dont les Impériaux allemands, autrichiens, devenaient à ce moment même les maîtres, emmenant avec eux l'Église catholique, dirigée contre le calvinisme des Hongrois, contre le luthérianisme des Saxons, ces Allemands transylvains, et contre l'orthodoxie des Roumains. Comme, dans cette lutte, les Jésuites avaient besoin d'ouailles, les nouveau-venus ont été gagnés à l'Église romaine. Deux plus importantes colonies ont été établies à cette date: à Gherla et dans l'Élisabethstadt du gouvernement colonisateur, devenue l'Ibașfalău des Roumains (d'après le magyar, originaire, Ebesfalva).

Donc, tout ce qu'il y a en fait d'art arménien en Transylvanie n'est que la continuation de l'art moldave. Si telle mitre épisco-

pale présente ces figures estompées, effacées, discrètes, cela correspond à l'art moldave du XV-e et du XVI-e siècles. Mais tout de même, au fond, subsiste un peu de cette précision, durement soulignée, que la Syrie a transmise à l'art arménien, comme, du reste, aussi à l'art de Byzance.

Mais on découvre, bien naturellement, dans ce domaine de la broderie quelque chose d'original, imposé par le rituel différent de celui des orthodoxes.

Pour séparer la nef de l'autel, les églises grecques, de façon byzantine, ont l'iconostase, la *katapétasma*, qui n'est pas le jubé des Occidentaux, bien qu'on eût parfois confondu les deux termes.

Cet iconostase est quelquefois en briques, mais le plus souvent en bois: une grande paroi ligneuse, recouverte de dorures, de stuc doré, coupée par les trois portes d'entrée à l'autel, qui contiennent les icônes principales, celles devant lesquelles surtout on fait ses dévotions, puis au-dessus de ces figures — le Christ, la Vierge ou les saints auxquels est dédiée l'église—, s'étend la vie du Christ et, tout au bout la grande croix, gardée par la Vierge et Saint Jean.

Mais, à la place de l'iconostase, dans l'église arménienne il y a autre chose, un morceau d'étoffe qui représente la mise en croix du Christ, la Vierge et au-dessus, à droite et à gauche, les saints, surtout militaires, que dans les églises orthodoxes on trouve dans l'abside de droite et celle de gauche de la nef. Tout cela est réuni sur cette pièce d'étoffe, qui en même temps représente l'iconostase et remplace une partie de la peinture d'église.

Il parait que ces draperies d'autel ont eu une continuation artistique dans les pays roumains même, comme telle pièce, datée 1763, que j'ai découverte dans l'église arménienne de Focşani.

Parfois dans ces rideaux, il n'y a plus la distribution que je viens de décrire; les figures s'entremêlent un peu. Tout cela rappelle la façon dramatique de l'art arménien du moyen-âge, et on pourrait aussi saisir une influence iranienne, venant du côté de la Perse, dont les tapis ne sont pas géométriques, mais rendent la vie d'une façon naturaliste.

Plus tard, il y aura des draperies tout simplement influencées par l'Occident.

III.

Après avoir montré ce qu'il y a dans le domaine des tissus, arrêtons-nous un moment sur ce qui est resté de la sculpture en métal.

Là encore, dans les transmissions modernes, l'ancien art arménien est totalement perdu. D'un côté, il y a des choses d'un caractère tout à fait turc, banal, de l'autre, des sculptures en métal qui rappellent l'Occident.

Ainsi, dans telle couverture d'un Évangéliaire venant de Marach, où elle a été fabriquée au commencement du XVIII-e siècle, ou bien dans un vase de bronze qui vient de Constantinople, dans une mitre de même origine, dans laquelle l'art grec plus récent s'est imposé.

Quant aux Arméniens de Roumanie, ce qui s'est imposé après quelque temps à leur goût, cela a été le style russe, mauvaise synthèse dans laquelle on trouve une imitation sans caractère des modèles de l'Occident; ce style a remplacé au XVIII-e siècle la reliure roumaine, d'une époque antérieure, de beaucoup meilleure Des exemplaires s'en trouvent aussi bien en Bessarabie qu'à Roman.

Il y a aussi un autre domaine dans lequel les anciennes traditions de l'Arménie ont totalement disparu. Il s'agit des *icônes sur bois*. Celles que nous avons en Roumanie dans les églises arméniennes n'ont aucune valeur; il y en a même qui sont d'un caractère presque ridicule.

Tout souci d'art avait disparu, et probablement ne s'adressait-on même pas à des Arméniens, mais on prenait n'importe quel peintre d'icônes, auquel on indiquait ce qu'il fallait représenter, et il le faisait d'une certaine façon, avec le même manque de sentiment que s'il s'était agi d'une image orthodoxe.

IV.

Maintenant, j'arrive à la partie la plus importante de cet exposé: *la miniature*.

Quel en est le point de départ? Naturellement l'art cilicien, présenté dans sa belle „Roseraie d'Arménie" par le grand poète moderne de la nation, M. Tchobanian, et plusieurs fois, dans des

albums magnifiques, par M. Frédéric Macler. Les mêmes frontispices où, à côté de lignes de caractère géométrique abstrait, on voit des oiseaux, des singes, des figures humaines, des diablotins même, toute cette admirable floraison d'imagination arménienne que n'ont eue sans doute ni les Francs de Syrie, ni leurs prédécesseurs syriens et grecs.

Ceci vient de l'ancienne Arménie, en rapport avec des vieilles traditions iraniennes, car c'est l'Iran qui a produit cela. Seulement l'ancien Iran, au point de vue national, existe si peu, tandis que les Arméniens forment encore une nation vigoureuse.

Ce qu'on a présenté de plus ancien à l'occasion de l'exposition de Bucarest c'est l'Évangéliaire d'Asie (Naktchévan), écrit en 1265. Frontispice très simple, d'une stylisation accentuée. Mais, aussitôt après cet Évangéliaire de la fin du XIII-e siècle, on en vient à celui de Trézark (1331) et aux manuscrits de l'Arménie de Crimée.

Oiseaux à tête humaine, oiseaux couronnés. Quant aux figures des évangélistes, où il y avait des modèles syriens et des modèles grecs, bien différents de style, que M. Friend a présentés plus récemment [1], celles-ci n'ont rien ni de syrien, ni de grec. Il y a visiblement quelque chose qui appartient en propre aux Arméniens. Même en fait d'iconographie, on peut séparer des groupes que l'art byzantin ne présente que sur les Psautiers et sur les Actes des Apôtres. Les Arméniens ont une illustration plus riche et dans des domaines où l'art byzantin n'illustrait pas : Annonciation, Naissance du Seigneur, Mise en Croix. Des rappels de Byzance, parfois, mais, à côté de cela, des créations vraiement originales.

Il y a aussi toujours, en marge, des figures qu'on ne trouve que dans la façon d'ornementation arménienne, parce que les Byzantins ne mettent rien de liminaire, d'à côté du texte.

Maintenant, il y a dans ce domaine de la miniature un paragraphe de l'art arménien qu'on n'écrira pas facilement, parce qu'on n'en a pas encore les matériaux. Il s'agit de la pénétration arménienne en Chypre. Le nombre des Arméniens dans l'île a été assez grand et, avec certains Syriens, très riches, ils ont créé la prospérité de ce port dont la richesse a soutenu l'existence même du royaume de Chypre, Famagouste.

---

[1] Voy. notre étude dans le *Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice*, 1932.

Il faudra qu'on s'en occupe : la vraie histoire de la nation arménienne, si on veut l'écrire, il faut aller la chercher où elle est, ne pas s'en tenant à la seule terre arménienne. En effet, une nation est partout où pénètre sa civilisation. Il peut arriver que sur sa terre ancestrale, à un certain moment, cette civilisation n'existe pas et qu'au contraire, il y ait des transports de cette civilisation dans d'autres domaines. J'ai dit souvent que l'histoire de la nation n'est pas l'histoire du territoire. J'ai osé même dire que, s'il s'agissait de retrancher l'histoire de M-me de Pompadour pour écrire un chapitre sur la pénétration de la civilisation française dans l'Est de l'Europe, j'en serais aux regrets pour les mânes de cette dame, mais ce serait de toute justice et d'un grand profit.

Dans cette pénétration en Chypre, dont nous avons un Évangéliaire de 1349, on s'en tient aux traditions du passé.

Mais à partir de 1346, avec l'Évangéliaire de Sorgat, nous sommes déjà en Crimée.

Là, on sent aussitôt une prospérité beaucoup plus grande. Tel Évangéliaire, aujourd'hui en Roumanie, à Gherla, est une oeuvre magnifique. Le frontispice est de toute beauté, les illustrations marginales extraordinairement riches, la calligraphie de tout premier ordre. Seules les figures des évangélistes sont purement grecques.

Un Évangéliaire de Caffa, écrit en 1351, est aujourd'hui à Jassy, en Moldavie. Ici encore il faut dire qu'on conserve le frontispice, les illustrations originales arméniennes, mais, quant au type des évangélistes, c'est encore la tradition hellénique qui a remporté la victoire. Il en est de même pour les Évangéliaires de Caffa, écrits en 1351 et 1354.

Après cela, il faut passer un siècle pour arriver à des manuscrits qui ont été écrits, cette fois, en Moldavie même. Ainsi l'Évangéliaire de Cetatea-Albă, l'Akkerman des Turcs et des Russes, alors que l'ancien nom génois est Moncastro, du „Maurokastron", nom byzantin qui signifie „le château noir", ville située près de l'embouchure du Dniester : elle est revenue sous la domination roumaine avec toute la Bessarabie.

Dans ce livre d'heures, des lettres sont représentées, selon la coutume cilicienne, par des oiseaux. L'être humain aussi est employé comme lettre.

Pour le XV-e siècle, encore un Évangéliaire arménien, à l'église de Jassy, assez vulgaire; cette fabrication moldave ne paraît avoir été trop heureuse.

Un Evangéliaire de Gherla du XV-e siècle présente les mêmes évangélistes d'origine grecque, mais là-dedans, quelque chose de tout à fait remarquable: de même que l'influence de l'art byzantin en Moldavie est mêlée à celle de l'Occident, car la Moldavie a reçu des influences de la part des Saxons de Transylvanie et des Polonais, peut-être même des Italiens, il y a dans cet Évangéliaire, influencé lui-même par l'Occident, des figures d'un caractère dramatique, tragique, extraordinaire. Je n'ai trouvé dans aucun autre manuscrit arménien quelque chose d'aussi beau que telles grandes figures dans la scène de la Résurrection ou dans le Christ en croix, qui est intéressant aussi au point de vue iconographique, parce que, d'un côté, on voit l'ange qui apporte une couronne pour la mettre sur la tête de la Vierge, de l'autre jaillit le sang du Christ, et une figure humaine prend un vase pour recevoir cette offrande sacrée, tandis qu'un ange soutient la figure de Saint.

Après cela, pour le XVI-e siècle, presque rien ne reste. Dans une Vie de Saints conservée à Suceava on se borne à reproduire d'une façon servile le passé. On y revient après avoir traversé toute une période, d'influences diverses, qui paraissait ouvrir des horizons nouveaux.

Au XVII-e siècle, cela continue. En 1609 sous la domination des Turcs, une Vie des Saints, écrite à Caffa et se trouvant aujourd'hui dans l'église arménienne de Jassy, présente, avec les lettres dont j'ai parlé, quelques figures marginales, sous une influence grecque et occidentale. Désormais on vivra sur le passé, bien diminué de vitalité.

Ainsi dans le Psautier de Constantinople (1629), conservé à Venise avec un frontispice très vulgaire et très laid, travail d'un réalisme lourd, grossier.

Pendant qu'à Venise on accueille les influences de l'Occident, en Moldavie l'art archaïque continue dans l'Évangéliaire de Suceava (1649), dans celui de Jassy (1659) dans un nouveau manuscrit de Suceava, écrit entre 1659 et 1664, c'est-à-dire avant l'exode vers la Transylvanie, dans celui de 1661, conservé à Constantza.

Un horaire de Constantinople, 1671, reprend les dessins mêlés au texte. Mais ils sont exécutés d'une façon naïve et gauche. Citons aussi un manuscris de droit écrit à Lwów en 1688, un Psautier de Botuşani. Du reste, pour le commencement du XVIII-e siècle, il y a presque du folklore, de la caricature, comme dans un Évangéliaire de Marach, daté 1717.

Sur tout cet art arménien, il y a eu, à partir du XVII-e siècle, une influence du folklore roumain [1]. L'originalité de l'art roumain est tout à fait différente de ce qu'on trouve en Russie et en Grèce; elle consiste dans l'adaptation à la pensée et au sentiment des masses paysannes. Pour les Grecs, une icône doit être de tout point pareille aux icônes anciennes. Les Russes introduisent dans leur images saintes tout un drame sacré, avec le milieu environnant; il y a un peu de ce caractère nettement oriental qui distingue la société russe à toutes les époques après la domination tatare. Tout le monde y entre: c'est une démocratie de saints.

Cela n'a pas pu rester sans influence sur l'art arménien en Moldavie. En regardant tels talismans arméniens, on s'aperçoit facilement qu'il s'agît d'une adaptation à l'hagiographie arménienne de ce folklore roumain du XVII-e siècle. Mais des choses de la vieille Asie sont à côté, comme cet ange gardien qui tient l'âme sur la main et sous ses pieds, ou bien tel homme étendu qui pourrait être le péché, ou Satan lui-même. Dans tel autre talisman il y a en même temps la scène de l'Adoration des trois rois mages, une Annonciation, enfin le Christ bénissant les malades. L'ensemble est sans doute du folklore. Comme aussi deux talismans qui représentent la dernière forme, presque enfantine, de cet art: le sacrifice d'Abraham, un Saint-Georges d'un caractère inaccoutumé.

Si l'histoire de cette exposition et un choix dans la collection de photographies qui en est résultée, unie aux explications d'aujourd'hui peuvent servir à celui qui écrira cette partie, jusqu'ici abandonnée, de l'histoire de l'esprit arménien, j'aurai été très content.

N. Iorga.

---

[1] Cf. notre ouvrages *Les arts mineurs en Roumanie*, Bucarest 1933.

Une lettre de la correspondance de Jean Alexandri

Dans la vaste correspondance[1] reçue par Jean Alexandri, agent des Principautés Unies à Paris vers 1860, il y a une lettre[2] qui présente une grande importance par la véracité, l'information et surtout par la sympathie qu'il témoigne pour Alexandre Jean Couza.

Sans adresse, elle n'est même pas signée, par prudence, car, envoyée le 5 mars 1866 de Bucarest, cette lettre contient beaucoup de secrets concernant l'abdication et la manière dont le premier prince des Principautés-Unies a passé ses derniers jours dans la capitale du pays. Aussi elle constitue une vraie page d'histoire et trace un portrait du prince Couza, mais fait certainement par un ami, qui a su estomper les mauvais traits et donner aux bons de fins contours.

Il serait intéressant de pouvoir préciser le nom de celui qui a écrit la lettre. Assurément il connaît trop les événements, tel qu'ils se sont écoulés, car il était de l'entourage de Couza, faisant des „démarches inutiles pour voir le prince ou pour partager sa captivité".

A ce qu'il semble, il doit être étranger; il n'emploie pas le pronom personnel „nous", prouvant beaucoup d'objectivité dans ses relations. „Non pas que les Moldaves ne comprennent point l'importance politique de l'union, mais ils redoutent par dessus tout un prince valaque"[3], tandis que les Valaques n'auraient pas hésité d'accepter „le prince que choisiront les Moldaves"[4]. L'auteur lui-même ne se considère pas Roumain.

De plus il cherche à montrer le peu d'immixtion de la France dans les événements et la loyauté de son agent, Tillos, envers le prince déchu, en présence duquel il avait répliqué qu'il ne connaissait pas le gouvernement provisoire.

Tous ces faits m'ont conduite à la conclusion que l'auteur de la lettre doit être Baligot de Beyne[5], chef du Cabinet Princier, un

[1] Douze volumes manuscrits inédits dans la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

[2] Vol. I, fol. 1—4.

[3] Lettre du 9 mai 1866, vol. I, fol. 42 V°.

[4] *Ibid.*

[5] Ancien secrétaire du Consulat français à Constantinople, après avoir travaillé sous l'influence de Constantin Negri pour l'Union des Principautés, Baligot de Beyne fut nommé en 1860 secrétaire du prince Couza.

des meilleurs ami de Jean Alexandri, auquel il faisait savoir les secrets du Cabinet; il connaît bien des détails sur les moeurs et les troubles qui agitaient la société roumaine à cette époque.

Bukarest, 5 mars 1866.

Ma première lettre s'est fort ressentie du trouble des premiers jours, de mes démarches inutiles pour voir le prince ou pour partager sa captivité, et enfin des devoirs que j'avais à remplir auprès de la Princesse jusqu'au jour où elle est partie pour rejoindre S. A. à Cronstadt. Aussi n'ai-je pu donner à mon récit les développements qu'exigeaient les débuts : je le complète aujourd'hui.

J'ai laissé le Prince détenu dans la maison Tchokerlan [1]. Le premier jour, personne n'a pu pénétrer jusqu'à lui. Les agents des Puissances étrangères s'étaient réunis et on avait émis l'avis d'attendre, d'autant plus que la résidence de S. A. était tenue secrète. M. Tillos, l'agent de France réussit à connaître le lieu de détention du Prince: il en fit part à ses collègues et leur déclara qu'il allait se rendre auprès de S. A., estimant que c'était là son devoir et qu'il n'admettait pas que personne pût l'empêcher de voir le Chef de l'État auprès duquel il était accrédité. Donc, de l'Agence d'Autriche, où les consuls se trouvaient, il se rendit à la maison Tchokerlan et il entra sans hésitation et monta au milieu des soldats dont pas un ne songea à lui demander ce qu'il désirait. Il ouvrit une porte, puis une seconde et se trouva en face du Prince.

M. Tillos était depuis 10 minutes avec S. A. quand entra le capitaine d'artillerie Costiesco, l'un de ceux qui avaient arrêté le Prince et qui était particulièrement préposé à sa garde. Une fois entré, il resta. M. l'agent de France protesta contre sa présence et se plaignit de cette indiscrétion. Le capitaine répondit qu'il avait des ordres du gouvernement provisoire. „Je ne connais pas ce gouvernement", répliqua M. Tillos; „mais je remplis, moi, mon devoir, en venant auprès du Prince, et je n'admets pas que personne puisse mettre obstacle à un entretien entre S. A. et moi".
— Tout le monde a fait son devoir aujourd'hui", dit le capitaine;
— „Cela dépend, Monsieur, de la manière d'apprécier".

Le prince interrompit ici M. l'agent de France et reprit sa conversation avec lui.

---

[1] Ciocîrlan.

Outre l'incident que je viens de vous rapporter, cet entretien a présenté ceci de particulier que le Prince a déclaré à M. Tillos que l'acte d'abdication était l'oeuvre de sa volonté et qu'en le signant, il n'avait cédé à aucune violence.

Que cette déclaration ne laisse aucune doute dans votre esprit sur l'absolue véracité des faits que je vous ai rapportés, c'est-à-dire sur l'envahissement de la chambre à coucher de S. A. par quatorze personnes, dont cinq officiers le revolver au poing. Je connais trop le Prince pour ne pas comprendre le motif qui lui a dicté cette déclaration. Son esprit clairvoyant, sa tranquillité morale, dont M. Tillos a été frappé, lui avaient déjà permis d'envisager froidement la situation et les dangers que le pays allait courir. Le prince s'est dit qu'il ne fallait pas laisser de tache sur l'armée et il a voulu essayer de la défendre par sa propre parole contre les excès dont il avait été lui-même la victime. Malheureusement plusieurs officiers se sont vantés de leur prouesse et ont raconté tous les détails de la scène de l'abdication. Les affirmations de S. A. ne sauraient donc prévaloir contre des faits authentiques et qui sont connus de tout le monde ici. Après l'exemple donné par M. l'Agent de France, plusieurs de ses collègues se sont rendus auprès du Prince, qui leur a fait les mêmes déclarations.

Je vous ai dit que, le jour de l'arrestation de S. A., les troupes de la caserne de la Malmaison avaient refusé de se joindre à la révolution. Dans cette caserne se trouvaient le 1-er de ligne, dont le colonel, M. Salomon, ministre de la Guerre depuis quelques jours, n'avait pas encore été remplacé, et le 2-e Lanciers, colonel Braïesco. À la première nouvelle, Salomon avait couru à son régiment, qu'il avait dans la main, et avait fait jurer aux officiers et soldats des deux corps de défendre le Prince et les institutions du pays. Sommé de se rendre par le gouvernement provisoire, il refusa. Plusieurs personnes s'étaient rendues près de lui et l'encourageaient à la résistance. Sommé de nouveau et menacé, en cas de refus, d'être passé par les armes, il déclara qu'il attendrait le résultat des séances de l'Assemblée et du Sénat pour prendre une détermination: il envoya un de ses officiers à la Métropole pour connaître exactement ce que décideraient les représentants du pays. Une heure plus tard, le Major Tcherkez vint lui annoncer le résultat du vote. Salomon fit alors ouvrir les portes de la caserne, donna sa démission et rentra chez lui.

Le Prince ne passa que trente-six heures dans la maison Tchokerlan. On parlait en ville d'une réaction, de l'enlèvement de S. A. et il semble qu'il y avait quelque chose de sérieux. Quoiqu'il en fût, le samedi le gouvernement décida que le prince serait transféré à la résidence d'été de Cotroceni, un ancien couvent entouré de hautes murailles. On y mit une forte garnison et on entoura le couvent de canons. On donna l'ordre de préparer les appartements. A cinq heures, le commandant de la garnison, Lupasco [1], vint déclarer au gouvernement qu'il ne répondait pas de pouvoir empêcher l'enlèvement du prince, si S. A. passait encore une nuit à Bukarest. À six heures le prince fut emmené à Cotroceni. S. A. dut passer la nuit dans cette grande chambre, très fraîche en été, glacée en hiver, qui lui servait de chambre à coucher: pas de doubles fenêtres, pas de tapis, rien qu'un sommier de paille sur un lit de fer. Plus tard, vers dix heures, le colonel Boteano, commandant du palais, envoya prendre chez lui un oreiller et une couverture. Le Prince dut se coucher tout habillé, sans drap, grelottant. La Princesse, qui ne fut autorisée à voir le Prince que le lendemain, après trois jours de captivité, le trouva fort changé à la suite de cette nuit pénible.

La Princesse vit le Prince, depuis ce moment, deux fois par jour. Le gouvernement avait donné ordre qu'on ne laissât pas L. A. seules, et le capitaine Costiesco fut toujours présent.

La Princesse n'était restée au palais que quatre heures après l'arrestation du Prince, le temps d'enlever son mobilier personnel et celui de ses deux enfants. Elle avait accepté l'hospitalité qu'était venue lui offrir M-me Davila, femme d'un médecin français, laquelle était honorée de l'affection particulière de S. A., qu'elle secondait avec dévouement depuis plusieurs années dans la direction d'un établissement de bienfaisance consacré aux enfants trouvés, l'asile Hélène.

Le Prince, le lendemain de la nuit que je vous ai racontée, fit demander au gouvernement sa mise en liberté, en qualité de simple citoyen, s'étonnant que de mesures de rigueur fussent continuées contre lui après son abdication. M Rosetti fut d'avis de mettre le Prince en liberté et déclara qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que le Prince pût circuler librement dans la capitale. Son avis ne fut point partagé.

[1] Lupaşcu.

Vers le soir, le Prince, n'ayant pas de réponse, adressa une lettre à M. Nicolas Golesco, l'un des lieutenants princiers, et lui exprima le désir d'être conduit le plus tôt possible hors des frontières.

Plus tard, vers onze heures, le bruit d'une tentative d'enlèvement du Prince vint inquiéter de nouveau le gouvernement. Il y eut une alerte générale. On lança dans toute la ville des patrouilles à pied et à cheval et on doubla la garnison et l'artillerie de Cotroceni. Le Prince fut effrayé par le fracas qui se faisait dans la cour du couvent et dans le parc. Informé des causes de ce bruit et comprenant que ses gardiens n'étaient pas d'accord sur les moyens de défendre Cotroceni, il proposa avec un grand sang-froid de leur indiquer les endroits faibles, et ce fut sur ses indications que les dispositions furent prises.

La nuit se passa fort tranquille, mais sans repos pour S. A.

Il faut savoir, pour comprendre ces actes du Prince, que S. A. avait reçu la Princesse dans la journée, que des amis du Prince avaient pu réussir à parvenir aussi jusqu'à S. A. et que le Prince avaient chargé la Princesse et ses amis de dire à tous qu'il s'opposait formellement à toute tentative pour le délivrer, qu'il ne voulait pas une goutte de sang versée pour lui, qu'il avait renoncé à tout jamais au trône et qu'il ne profiterait même pas d'une réaction pacifique, si elle venait à s'opérer.

Le lendemain, le Prince reçut la visite de la plupart des agents étrangers et leur tint le même langage, et leur répéta ce qu'il avait dit à plusieurs d'entr'eux avant la révolution, qu'il pensait absolument comme le gouvernement et les Chambres qu'il fallait au pays un prince étranger.

Vers quatre heures le Prince fit appeler messieurs N. Golesco, membre de la lieutenance princière, Ion Ghika, Président du Conseil et Rosetti, l'un des ministres. Il leur réitéra son désir de partir le plus promptement possible. L'entretien fut assez long. Le Prince leur dit entr'autres choses: „Vous trouverez dans les papiers qui se trouvent chez le Chef de mon Cabinet que j'avais la ferme volonté de me donner pour successeur, et prochainement, un prince étranger. Nous poursuivons le même but par des moyens différents". Le Prince leur dit aussi qu'il avait entendu parler de réaction en sa faveur; qu'il ne voulait pas qu'on entreprît rien pour lui, qu'on répandît une goutte de sang en son nom; qu'il

les autorisait à le dire partout ; qu'il ne désirait rien de plus que la réalisation des voeux du pays, voeux qu'il avait lui-même rappelés dans son message. Les représentants du gouvernement provisoire prièrent-ils le Prince de leur donner une déclaration écrite dans ce sens? C'est probable. Le Prince la donna-t-il spontanément? C'est fort possible et tout à fait conforme à ses idées et au langage qu'il a toujours tenu depuis son arrestation. Il put d'ailleurs espérer que cette déclaration hâterait sa délivrance. Toujours est-il que ces messieurs emportèrent cette déclaration écrite, qu'elle fut publiée au *Moniteur* du lendemain et que le Prince y déclare traître à la patrie quiconque s'opposerait à la réalisation des voeux du pays.

Bon nombre des amis du Prince qui avaient sollicité l'honneur de le voir reçurent la promesse d'une autorisation dans les quarante-huit heures, mais le lendemain le Prince partait pour Cronstadt à six heures du soir.

La Princesse a rejoint S. A. dans cette ville trois jours plus tard, après avoir reçu les agents étrangers, un grand nombre de personnes et avoir passé son dernier après-midi à l'asile Hélène, au milieu des cent quarante petits orphelins qu'elle élevait avec tant de solicitude et qui se sont séparés de S. A. en pleurant, en s'accrochant à ses vêtements, en la rappelant du nom, du seul nom dont Elle permettait qu'ils usassent avec Elle, *Mama Elena!*

L. L. A. A. ont quitté Kronstadt dimanche et sont arrivées à Vienne hier soir lundi.

Je ne vous parlerai point du tout des enthousiasmes honteux dont nous avons été témoins. Il y a eu aussi quelques hommes qui ont su conserver aussi une noble attitude. A l'ouverture de la séance du Sénat et de la Chambre qui a eu lieu le jour même de la révolution, le Président de l'Assemblée, M. N. Catargi, frère d'un des lieutenants princiers, donna sa démission de président à haute voix. Après le vote qui proclama le comte de Flandre, un député des plus dévoués de la veille se précipita sur le chiffre princier sculpté en bois à jour qui ornait le bureau de l'assemblée et le brisa. M. N. Catargi ramassa les morceaux, les baisa et les emporta. Il faut dire aussi qu'un député des opposants de la vieille, M. Aricesco, eut la pudeur de protester contre l'acte de basse violence qui venait de se commettre.

On parle beaucoup d'un mouvement séparatiste en Moldavie, et

vous savez qu'une batterie d'artillerie a été expediée à Jassy. Je ne sais ce qu'il y a de vrai au fond de tout cela.

On affirme d'autre part que tous les hommes du gouvernement et leurs amis s'engagent à repousser toute candidature indigène au trône. On parle même de refuser aux Bibesco l'entrée dans le pays. Jusqu'à présent le refus du comte de Flandre n'a pas été publié. On annonce au contraire une députation qui ira lui porter les voeux des Roumains.

On ne dit rien de la Porte. Le bruit court seulement qu'on a fait avancer des troupes à Rutchoucq et à Silistrie. Quand on se rappelle que la Porte parlait d'une intervention à propos des affaires du 3, 15 août, il est bien permis de s'étonner qu'elle se montre si rassurée devant la révolution du 11 23 et de soupçonner que M. Ion Ghika avait préparé ses batteries avec Fuad dans son voyage de cet été à Constantinople. Mais ce qu'il y a de plus curieux c'est le rôle qu'on fait jouer à la France en cette circonstance.

S'il fallait en croire tout ce qui se dit, le coup moralement serait parti de Paris. D'après les avis du gouvernement provisoire, la mission que M. Bratiano a été remplir à Paris aux frais de la boyarie aurait obtenu un plein succès.

M. Bratiano aurait vu souvent le Prince Napoléon et M. Drouyn de Lhuys. Le ministre se serait montré d'abord réservé, puis indifférent pour le Prince ; enfin il aurait dit que, si une révolution s'effectuait, sans désordres, le gouvernement de l'Empereur ne ferait rien pour restaurer le Prince Couza, que le fait accompli serait admis sans difficulté, que c'était à la boyarie à peser les événements et à consulter ses forces. De plus M Bratiano aurait en l'honneur d'être reçu par l'Empereur, de lui exposer la situation du pays et d'entendre Sa Majesté Impériale émettre le regret d'avoir vu ses espérances complètement déçues.

Et, comme, ici, l'habileté est grande pour agencer les choses, on trouve des gens qui soutiennent que l'action de la France ne s'est pas bornée là, et qui font remarquer avec perfidie que, des trois corps de l'armée qui ont fait la révolution, envahi le Palais et arrêté le Prince, deux, les chasseurs et l'artillerie, ont des instructeurs français et le troisième, le Génie, compte parmi ses officiers sept ou huit élèves de l'École de Metz.

On raconte aussi comme une preuve à l'appui, que l'instructeur

d'artillerie ayant vu garnir de paille les roues des canons et des caissons, n'avait fait aucune remarque sur ce fait anormal et qui eût dû éveiller ses soupçons; on cite aussi ses rapports amicaux avec le colonel Haralambi, du régiment d'artillerie.

La vérité est que le capitaine Guérin avait remarqué le fait, en avait parlé au colonel et que celui-ci lui avait répondu qu'on parlait sans cesse d'émeute, qu'il était possible que la troupe fût appelée sous les armes, une nuit ou l'autre, et qu'il se tenait prêt à tout événement, de façon à agir sans faire grand bruit.

Comment d'ailleurs le capitaine Guérin aurait-il pu avoir le moindre soupçon sur un chef de corps qu'on citait comme un modèle d'honneur militaire et qui s'était fait toujours remarquer par un dévouement sans bornes pour la personne du Prince?

Dans cet ordre d'idées, vous comprendrez que le gouvernement et la masse aient éprouvé une certaine irritation de l'attitude très digne que M. l'agent de France a prise en face de ces événements et des marques de sympathie et de respect qu'il a données au Prince jusqu'à l'heure de son départ.

La loi sur la garde nationale est devant les Chambres, où elle semble devoir rencontrer une certaine opposition. On parle aussi de la retraite de Rosetti; tant pis, car il est beaucoup moins dangereux dans le gouvernement que hors du ministère.

Pas d'argent. L'emprunt de 40 millions, transformé en un emprunt national de 30 millions, ne donnera pas grand'chose, je le crains, sinon des mandats et des bons du trésor, qui sont reçus comme argent.

La visite des papiers du Prince et des papiers du Cabinet s'est effectuée avec beaucoup de convenance. La commission n'a mis la main que sur les papiers purement officiels, parmi lesquels la lettre du Prince du 1-er oct. 1865 à l'Empereur Napoléon, dans laquelle S. A. annonce à sa Majesté Impériale la ferme volonté d'abdiquer.

Polyxène D. Popescu, *doctorande ès lettres.*

Texte d'un rapport inédit du Ministre Reinhard sur la Valachie et la Moldavie[1]

(publié par M-lle Marie Holban.)

Rapport remis par ordre de Sa Majesté à son Excellence Monseigneur le Ministre des Relations Extérieures.

30 Novembre 1807.

[Motto:] Essendo noi stati pel passato a fare le nostre tasse secondo le circostanze de tempi, e le forze dei nostri abitanti, il numero de' quali ci era ignoto, e noi eravamo sotto il giogo turco e circondati da paesi forestieri, le nostre tasse sono state mediocri a motivo che gli abitanti non fuggissero altrove. Ma, se la sorte farà che d'ora in avanti noi godiamo la protezione di Sua Maestà, siamo certi che le rendite del nostro paese aumenteranno con l'accrescimento degli abitanti e lo stabilimento di forestieri.

(Extrait du Mémoire remis en 1773 à la Cour de Russie par les boïards de Moldavie; voy. Raicewich, *Osservazioni intorno la Wallachia e la Moldavie*, p. 197.)

PARAGRAPHE I.

ÉTENDUE, HABITANTS

La Walachie est située entre le quarante-quatrième et le quarante-sixième degré (44°—46°—40') de latitude. La longitude est entre 20°, 38' et 25°, 20' du méridien de Paris. La plus grande longueur, de l'Ouest à l'Orient, est d'Orsova à Ibraïla, et sa plus grande largeur, du Midi au Nord, est entre Giurgievo et Fokschan.

La Moldavie est située entre quarante-cinq degrés, quarante minutes et 48°, 30' de latitude, et entre 23° et 27° de longitude. La surface forme un quarré irrégulier du côté du Nord-Est, à cause du cours du Dniester, qui lui sert de frontière.

On doit aux soins du général Bawer, qui a publié en 1778 des Mémoires géographiques et historiques sur la Walachie, plusieurs observations astronomiques faites sous les auspices de l'Académie de Pétersbourg, pour déterminer la situation géographique de quelques villes dans les deux Principautés et dans la Bessarabie. Cependant la carte qu'il a publiée, et celle de Schmidius, adjoint de cette Académie, manquent encore d'exactitude surtout du côté des frontières occidentales. F. T. Sulzer a joint à son histoire de la Dacie transsalpine, des cartes de la Walachie, de la Moldavie et de la Bukowine, où il a cherché à corriger quel-

[1] Ce texte a été analysé par M-lle Marie Holban dans un article paru ici même en 1930 (voy. les n-os 10-12, VII-e année).

ques erreurs. Ces différentes cartes ont servi de modèles, ainsi que celles de Rizzi Zanoni, à toutes celles qui ont paru depuis à Vienne, à Berlin, Weimar et Nuremberg. Il suffit, au reste, d'avoir voyagé dans ces contrées pour se convaincre que, sur la plupart de ces cartes, les distances intermédiaires ne sont pas indiquées avec une grande précision[1].

La surface de la Walachie peut être estimée à 1200 milles quarrés d'Allemagne, ou 3330 lieues de France, de 25 au degré, et celle de la Moldavie à 1300 milles ou 3600 lieues environ. Quelques livres de géographie portent l'étendue de la Moldavie jusqu'à 1600 milles-quarrés d'Allemagne, mais cette évaluation est exagérée, et ne pourrait être admise qu'en y comprenant la Bessarabie.

Dans les tems les plus anciens, les peuples au delà du Danube qui habitaient les bords de la Mer Noire étaient distingués par le nom de Scythes. Hérodote, admirable par l'étendue et l'exactitude de ses renseignemens, a décrit les rivières qui tombent dans cette Mer, depuis l'Istre jusqu'au Don; le pont sur lequel Darius Hystaspes, dans sa célèbre expedition contre les Scythes, passa et repassa le Danube, paraît devoir être placé entre le Pruth et le Dniester. Depuis Darius jusqu'à Trajan, le souvenir de ces contrées ne s'est guère conservé dans l'histoire que par l'exil d'Ovide. Ces peuples barbares, dont il dépeignait les moeurs, dont il craignait les incursions, dont il apprenait la langue, portaient le nom de Gètes, de Sarmates et de Besses[2].

[1] Voici les points dont la latitude et la longitude ont été déterminées:

Lieux	Latitude	Longitude
Bender	46°. 16'. 50".	27°. 50'. 32".
Akierman	45°. 11'. 11".	28°. 23'. 45".
Kilia	45°. 20'. 23".	
Ismaïlow	45°. 21'.	25°. 30'
Bucharest	44°. 26'. 45".	23°. 48'.
Ibraïla	45°. 15'. 20".	
Fokschan	45°. 38'. 50".	24°. 42'. 30".
Jassy	47°. 8'. 25".	25°. 9'. 45".

On trouve dans Ptolemée l'indication de la longitude et de la latitude d'un assez grand nombre de lieux de l'ancienne Dacie. Malgré cela, il est très difficile d'en déterminer la situation exacte.

[2] On place communément Tomi sur la rive droite du Danube, près de sa bouche la plus méridionale, et sur le bord de la Mer Noire. Cette opinion est sans doute la plus probable, mais elle n'est pas entièrement prouvée.

Au commencement du second siècle de l'ère chrétienne, Trajan soumit à l'Empire et chercha à contenir par des colonies ces nations dont le pays, des Monts Carpatiens jusqu'au Dniester, prit le nom de Dacie cisalpine. La Dacie cisalpine comprenait la Transylvanie et le Banat de Temeswar. Le nom de Trajan devint dans la langue et dans les traditions du peuple aussi immortel que celui de César l'était devenu dans les Gaules et dans la Bretagne; il fut attaché à tous les monumens, à toutes les mines, à tous les souvenirs des tems reculés: le Pont, la Porte, la Route Trajane sont montrés encore aujourd'hui. Trajan est encore le nom d'un village de Moldavie.

L'expédition de Trajan, motivée sans doute par les premiers symptômes du danger dont les peuples barbares et guerriers menaçaient l'Empire, n'a pas suffi pour l'en préserver. En 274 Aurélien, cédant à l'inondation toujours croissante des Goths, évacua les provinces situées au-delà du Danube. Dès lors, ces provinces servirent, ou de champs de bataille, ou de route de passage à toutes les nations féroces qui, tour à tour, ont dévasté l'Europe.

Jusqu'au milieu du septième siècle, les Goths, les Gépides, les Huns et les Avares, jusqu'au milieu du treizième les Slaves, les Hongrois, les Tartares, qui y établirent leurs camps ou leur domination. Celle des Hongrois y resta prépondérante. Lorsque quelques tribus wallaches vinrent repeupler ces pays abandonnés et s'y établirent, sous des princes de leur nation, le quinzième siècle vit renaître les mêmes malheurs: ces provinces devinrent le théâtre des incursions et des guerres des Turcs, et la bataille de Mohacs en 1526 les soumit irrévocablement à l'Empire Ottoman.

C'est de ces tristes vicissitudes, c'est du passage ou de l'anéantissement de tant de peuples divers qu'est sortie la population actuelle de la Moldavie. La dénomination de Romains est restée aux paysans: elle est aujourd'hui un terme de mépris. La race esclavone est devenue la race noble. L'alphabet est esclavon, la langue est latine. Pour la prononciation et pour la syntaxe, elle ressemble assez à un italien corrompu, mais, par le mélange bizarre de mots étrangers, turcs, hongrois, grecs et esclavons, elle est devenue elle-même un monument de l'histoire du pays; elle atteste les calamités par où il a passé. Le nom générique de la nation est celui de Wallachiens; cependant on désigne ordi-

nairement par le nom de Moldaves les habitans de la Moldavie.

Ces provinces renferment encore d'autres habitans de races différentes, dont quelques-unes, à cause de leur longue résidence, peuvent être regardées comme indigènes. Elles se distinguent des Walaches par leur origine, par leur langue ou par leur religion. Ce sont :

1. Des Grecs. Une grande partie des familles de boyars en tire son origine. Amenés de Constantinople, ils se sont fixés dans le pays, pendant la longue et rapide succession d'hospodars. Leur langue est celle de la Cour et de la bonne société. Un certain nombre de négocians est aussi de nation grecque.

Mais la plupart des Grecs que l'on trouve à la Cour et dans les emplois forment un flux et un reflux qui vient et disparaît avec le prince auquel ils sont attachés. Les places les plus importantes de l'administration intérieure sont réservées aux indigènes ; les principales charges à la Cour appartiennent aux Grecs. En Walachie, chaque place d'ispravnic (préfet du district), est occupée par deux individus, dont l'un est Walache et l'autre Grec. Dans les deux pays, les Grecs qui ont épousé une femme du pays et qui s'y sont établis sont admissibles à tous les emplois

2. De Juifs. Les Juifs orientaux sont en petit nombre. Presque tous sont ou allemands ou indigènes, parlant allemand. L'histoire fait mention d'une colonie de Juifs établie dans la Dacie cisalpine depuis la conquête des Romains. Ils sont plus nombreux en Moldavie, où ils occupent presqu'exclusivement les villes de province, et à Jassi même, qu'en Walachie et à Bucharest.

3. D'Arméniens. Une colonie de cette nation est établie à Jassy depuis plusieurs siècles ; elle y possède une église et jouit du libre exercice de son culte, qui est du rite Hani. D'autres Arméniens viennent s'établir passagèrement dans les deux provinces. Les Arméniens peuvent être appelés les Juifs chrétiens, d'après l'analogie de leurs habitudes et de leur manière de faire le commerce.

4. De catholiques. Ils sont d'origine hongroise. Ils en ont conservé la langue, ils occupent plusieurs villages vers les montagnes de la Transsylvanie et entre le Pruth et le Dniester. Leur nombre est de vingt mille environ. Ils sont presque tous pauvres : on ne compte parmi eux que deux ou trois boyars de la classe inférieure. Cette colonie, ou ce reste d'une population ancien-

nement catholique, n'existe qu'en Moldavie. Leur culte est desservi par des missionnaires envoyés de Rome. Ils sont de l'Ordre de St. François et possèdent un couvent dans la ville de Jassy.

Une colonie de Saxons ou Allemands luthériens de la Transsylvanie existe à Bucharest. Elle est peu nombreuse.

5. De Zingani (Bohémiens). Quoiqu'ils mènent une vie nomade, ils sont tous la propriété ou des boïards ou des princes. Chaque famille possède sa tente, sous laquelle se trouve une charrette couverte de toile. La réunion de plusieurs tentes forme un village mobile. Entre les tentes, on voit paître ou attachés les chevaux ou les bestiaux. Les Zingani sont une race entièrement avilie et méprisée. Ce sont des troupeaux d'où leur maître tire des esclaves pour le service de sa maison. Ceux qui ont la permission d'errer sont soumis à une capitation qu'ils acquittent, soit en numéraire, soit en sable d'or, qu'ils ramassent dans les rivières, et dont la récolte en Valachie est évaluée au poids de 12 à 15 c. par an. Le nombre des Zingani dans les deux Principautés peut être de 40 à 50.000 âmes, dont le tiers à peu près appartient aux princes. Comme ils y ont conservé plus qu'en Europe leur langue et leurs habitudes nationales, ceux qui ont été à portée de les observer ont recueilli à leur égard des notions qui semblent prouver que cette nation est sortie de l'Inde, où elle avait formé, vraisemblablement, une des castes dégradées et proscrites.

6. D'étrangers de différentes nations. Presque tous les ouvriers sont des étrangers, attirés, soit par quelque malheureuse destinée, soit par la facilité, sinon de faire fortune, au moins de gagner sa vie avec un travail et des moyens médiocres. Les nationaux, à cause de leur paresse et de leur ignorance, n'étant propres à aucune oeuvre d'industrie ou de commerce régulier, toutes les branches en sont tombées entre les mains des étrangers, depuis les métiers et les professions les plus communes jusqu'à celles qui tiennent aux arts et aux sciences. Mais cette terre inculte, la forme du gouvernement qui l'opprime, la succession éternelle des révolutions et des catastrophes, l'ignorance, l'avarice et la mauvaise foi des boyards, la pauvreté du peuple ne permettent aucune grande entreprise, et l'étranger, ou satisfait d'une existence indolente et facile, ou trompé dans ses espérances, commence ordinairement ou finit bientôt par adopter les vices dont il se voit entouré.

Il peut paraître extraordinaire que, dans l'énumération des différentes classes d'habitans, il ne soit pas fait mention des Turcs, qui sont les maîtres du pays; il n'est, en effet permis à aucun Turc de s'y établir ou d'y posséder des terres, et c'est là une condition sans laquelle il serait impossible que ces provinces fussent gouvernées par des princes chrétiens. Il n'y a qu'un seul officier turc qui réside constamment; c'est le Divan effendi ou le secrétaire turc du prince. Il est chargé de la lecture des firmans de la Porte dans les cérémonies publiques relatives à l'iustallation des princes ou à la réception des agens étrangers. Il est utile et nécessaire au prince pour ses rapports avec les pachas voisins et pour exercer sur les Turcs, voyageurs ou gens de guerre, une juridiction qu'aucun chrétien n'oserait s'arroger. Mais son véritable emploi est de surveiller l'hospodar auquel il est attaché et dont il reçoit un traitement considérable.

PARAGRAPHE II.

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION.

Pour se faire une idée du gouvernement de ces deux provinces, il serait inutile de chercher à débrouiller le chaos des tems antérieurs à l'établissement de la race walachienne. C'est sous cette race que la Walachie et la Moldavie ont possédé des princes rarement indépendants, mais quelquefois héréditaires. Dans cette époque ce furent la Hongrie et la Pologne qui se disputèrent la suprématie de ces provinces: celle de la Hongrie fut reconnue au moment même où son impuissance la mit dans l'impossibilité de la faire valoir. Enfin, l'époque de 1526 fut celle de la domination ottomane. La Moldavie se soumit au Croissant par une convention volontaire, et la Walachie par le droit de conquête. Jusqu'au commencement du 18-e siècle, les hospodars, ou d'origine grecque, ou pris dans le sein de la nation, furent souvent imposés par les Turcs et quelques fois choisis par les boyars. L'impatience du joug, ou le souvenir de l'ancienne indépendance, fit naître, de tems en tems, ou des tentatives d'insurrection, ou des alliances avec des princes chrétiens, mais l'unité de l'impulsion donnée du sein du Sérail l'emporta toujours sur les divisions de ces derniers. Ce fut en 1711, après la défection de Démétrius Kantemir en Moldavie, et en 1714,

après le supplice du Walache Brankovan, que les habitans du faubourg de Térapia à Constantinople furent mis définitivement en possession du droit d'affermer les Principautés de Moldavie et de Walachie.

Les hospodars sont des pachas chrétiens. Leur pouvoir est absolu sur toutes les classes de leur sujets; aucun appel n'est admis à Constantinople, et les seules dénonciations qui soient écoutées sont: ou celles des trahisons, ou celles d'exactions dont le produit n'aurait pas été partagé avec les ministres de la Porte.

Le droit public de ces provinces se compose des usages consacrés par les édits du Grand Seigneur, et, dans ces derniers tems, des conventions entre la Porte et la Russie.

Cependant, quoique ces conventions remontent jusqu'à la paix de Kainardgy, en 1774, elles ont reçu une exécution trop incomplètte et trop tardive pour ne point me permettre de confondre ce qui était et ce qui est.

Un grand et un petit Divan sont établis auprès des hospodars; le premier, ayant à sa tête le Métropolitain, est présidé par le prince. Il est en même tems Conseil d'État et Cour suprême d'appel. Le second prononce dans des causes de moindre importance, ou prépare des rapports. Partout l'ordre administratif et l'ordre judiciaire sont confondus. Partout la volonté du prince l'emporte. Souvent les décisions, et même les jugemens les plus importants, ne sont rendus que de vive voix. Souvent on néglige de les écrire. C'est par cette raison qu'un procès déjà jugé peut être recommencé sous le même prince; il peut l'être en tout état de cause sous son successeur. Il existe une collection de coutumes écrites, fondées sur le droit romain (obischtei), et un recueil incomplet de lois des empereurs grecs (libri τῶν βασιλέων); les coutumes servent ordinairement de règle, lorsque l'autorité n'a aucun intérêt à s'en écarter. Les membres du Grand Divan sont au nombre de douze. Ils sont distingués par le droit de porter la barbe longue et par des titres magnifiques, qui présentent un bizarre mélange d'emplois civils et militaires et de charges de Cour [1]. Dans les interrègnes, le Gouvernement est entre les mains de ce Divan, jusqu'à l'arrivée du Caïmacam, que le nouveau prince est toujours très pressé d'envoyer. Le Petit

---

[1] Voir la note à la fin du paragraphe.

Divan s'appelle en Moldavie le Département des Affaires Étrangères, parce que c'est devant lui que se portent les affaires des pays étrangers, ces affaires étant les plus importantes, et celles qui exigent le plus de suite et de ménagement. Cette Chambre, moitié administrative, moitié judiciaire, en a pris sa dénomination. Pour les relations politiques, ou lorsqu'il s'agit d'une affaire grave, les agens s'adressent directement au prince, ou à celui de ses ministres ou confidens qu'il délègue à cet effet, et qui, dans la règle, est le Grand Postelnik (le Grand Maréchal de la Cour). La Russie, l'Autriche et la France entretiennent des agens à Bucarest. Sa mission ostensible est de veiller à la régularité et à la promptitude des communications avec Constantinople. Frédéric de Prusse, dans le tems où il exerçait une grande influence sur le Divan, entretenait un agent à Jassy. Il n'en a plus été envoyé depuis qu'un de ces agens, s'étant rendu importun à l'hospodar, a disparu [1].

Il existe plusieurs conventions relatives au commerce, aux douanes, aux pâturages, entre ces provinces et l'Autriche. Le droit de protection, seule sauvegarde des étrangers sous les gouvernemens despotiques, est établi dans ces pays comme en Turquie. Il ne se borne pas seulement aux nationaux de chaque consul, et il donne lieu à des abus d'autant plus étendus, surtout de la part de la Russie, que l'intérêt de la politique, celui des agens protecteurs et celui des protégés coïncide.

Le chef de la police administrative et judiciaire s'appelle Aga; un autre officier (le „Grand Armasch"), surveille les prisons et préside à l'exécution des jugemens criminels. La peine de mort est rare; celle du meurtre n'est ordinairement que l'envoi pour la vie aux mines de sel. Le caractère du peuple, dans les deux provinces, est indolent et lâche, à la vérité, mais doux et docile. Les grands criminels sont presque toujours ou des Zinganis ou des vagabonds étrangers. Les peines sont les mêmes pour les boïards et pour les paysans; les premiers ne sont exempts ni de la bastonnade (la phalange), ni de l'envoi aux mines, et, si, autrefois, ils recevaient des coups de bâton de la main même

[1] Ce fait arriva il y a environ trente ans. Le Prussien fut assassiné par ordre du prince, dans une promenade à laquelle le prince l'avait invité. (allusion à la disparition de König; *M. H.*).

du prince, ce n'était point une distinction. Dans le gouvernement et dans l'administration, la corruption est universelle; l'injustice ne révolte plus: on cite des exemples atroces, et d'impunité de crimes, et d'oppression de l'innocence. Les juges perçoivent légalement quatre pour cent de la valeur des objets en litige, et, dans la règle, c'est le plus offrant qui gagne le procès.

La nomination aux charges et aux emplois est annuelle. Elle dépend entièrement de la volonté du prince, et c'est ainsi qu'il relève la durée précaire de son autorité, en rendant plus précaire encore la durée des fonctions de ses serviteurs. Les boïards sont les propriétaires des terres.

Il en est qui ont des propriétés immenses. Ceux de Moldavie y résident plus habituellement et se montrent, en général, plus indépendans que ceux de Walachie, que la jalousie et l'orgueil du prince dispense rarement du devoir de résider auprès de sa personne. Considérés comme nobles, les boyards le sont plutôt par leur place que par un droit d'héritage, qui ne s'accorde guère avec l'esprit du pouvoir arbitraire. C'est en vertu de leurs fonctions qu'ils sont divisés en trois classes; cette distinction des rangs est strictement observée: elle est marquée par des nuances très prononcées de hauteur ou de soumission, même dans les rapports de société entre les différentes classes. Le droit de créer les boyards et de les dégrader appartient au prince; il peut élever au second ou au premier rang en conférant une place et en donnant le caftan. On ne connaît point d'état intermédiaire entre les boyards et les paysans. Ce sont, comme je l'ai dit, presqu'exclusivement des étrangers, jouissant d'une protection étrangère, qui exercent le commerce, les arts et les métiers; ils n'appartiennent point au peuple, et ne dépendent point du gouvernement.

Parmi les paysans, un très petit nombre possède des terres en propriété; on les nomme Alsibyen *(sic)* [1]; ils ont le privilège de s'abonner pour la capitation, privilège qu'ils partagent avec les descendans de boyards de toutes les classes, déchus de leur rang ou de leur fortune *(mazil,* neamuri), et avec les marchands réunis en compagnie. C'est dans cette classe qu'on pourrait appercevoir une apparence de Tiers État, si elle était plus nom-

---

[1] Cf. Sulzer, *Geschichte des transalpinischen Dacien,* III, p. 379.

breuse ou plus réunie. Tous ces privilèges sont compris sous la dénomination des *bresels* [1]. Les *zorany* ou paysans non propriétaires composent plus des deux tiers de la population entière. Le servage fut aboli dans les deux provinces vers le milieu du dernier siècle. Les *zorani* peuvent disposer de leurs personnes et cultiver à leur profit le sol qu'ils habitent, au moyen d'une prestation annuelle de douze journées de travail et de la dixme de leur récolte au profit des propriétaires et d'une redevance en argent, proportionnée au nombre de leurs bestiaux au profit du prince. C'est sur eux seuls que le prince perçoit la capitation.

C'est de l'époque de cet affranchissement que date l'usage des scutelnicks. Ce sont des *zor ny* qui, au moyen d'une rétribution évaluée de deux à quatre piastres par mois, qu'ils acquittent en services personnels, ou en productions de leur sol, ou en argent, [sont] exempts de la capitation et des corvées pour le prince. On en a assigné un certain nombre aux couvents, en remplacement des serfs qui en dépendaient. Le nombre de scutelnicks attachés au service des boyards ne se règle point sur les propriétés de ces derniers, mais sur l'importance des places qu'ils occupent. Les deux provinces sont divisées en districts et en cantons. La Walachie en compte 17, six dans la Walachie septentrionale ou inférieure, six dans la Walachie méridionale ou supérieure et cinq dans la Walachie occidentale ou dans le Banat de Crajova.

La Moldavie ancienne était composée de vingt-trois districts, dont quatre forment aujord'hui la Bessarabie, et deux la Bukovine. Les districts sont administrés par les ispravnicks, chargés de la police, de la justice, et surtout de la perception des impôts. Des collecteurs particuliers d'imp ts sont établis dans les cantons. On peut appeler des jugemens de l'ispravnick au Divan du prince. Il n'existe point d'état militaire. On compte, à la vérité, dans les deux provinces, un certain nombre d'individus inscrits sur les rôles de milice et exempts de la capitation. Ils sont chargés de la police des frontières, du service des postes, d'emplois subalternes auprès des ispravnicks et dans les campagnes. La milice n'est point une charge qu'on évite, mais un privilège qu'on paye, et c'est de là que proviennent les revenus considérables des places de Hetman en Moldavie et de Spatar

[1] Bresle.

en Walachie. Cette milice, au reste, n'est organisée sous aucun rapport; elle ne se rassemble jamais; rien n'est moins guerrier que la nation walachienne: on compte de quatre à six mille individus de cette espèce dans chacune des principautés.

Le seul corps qui ait une apparence militaire ce sont les Arnaoutes, qui composent la garde du prince; ce sont des aventuriers étrangers, attachés à sa personne; la plupart Albanais, moitié Turcs, moitié chrétiens. Leur nombre excède rarement celui de six cents en Moldavie, celui de mille en Walachie. Ils servent indistinctemeut à pied et à cheval; ils sont armés d'un fusil, de deux pistolets et d'un poignard; chacun se pourvoit lui-même de ses armes et de sa monture. Les grands boyards et les agens étrangers entretiennent à leurs frais les Arnaoutes que le prince, à titre d'honneur, attache à leur service.

Cette extinction totale de l'esprit belliqueux et d'institutions guerrières est l'effet de la politique de la Porte, de la bassesse et de la défiance des hospodars. Les étendards de Walachie et de Moldavie ont paru souvent dans les guerres des siècles passès. Kantemir, dans son Histoire, vante avec orgueil les exploits de ses prédécesseurs; il cite avec complaisance des armées moldaves fortes de 40.000 et même de 70.000 hommes; il déplore l'état d'impuissance où, déjà de son tems, sa patrie était tombée. Dans les guerres modernes, lorsque la Porte commandait des levées d'hommes en Moldavie et en Walachie, ce n'était pas pour combattre, mais pour réparer les chemins, pour construire des ponts, enfin pour faire des corvées de paysans. On ne trouve dans ces deux provinces, ni arsenaux, ni canons, on n'y connaît ni la discipline, ni l'exercice militaire. Les boyards fuyent jusqu'au plaisir de la chasse, qui leur paraît trop fatiguant. Cependant un orgueil ridicule a conservé les anciens titres de généralissimes, de généraux de cavalerie et d'infanterie. La dignité de général (sirdar) est au nombre de celles par lesquelles les jeunes boyards entrent dans la carrière des places, et, comme, dans la règle, les places sont annuelles et que ceux qui en sortent en conservent les titres, on compte dans les deux Cours quelques douzaines de généralissimes et de généraux.

Le clergé est composé de popes, ou de prêtres séculiers, et de *calugeri*, ou de moines. Les métropolitains sont nommés à vie par le prince.

Ils peuvent être déposés par lui. Ils président le Divan; ils sont les lieutenants nés des hospodars absens, jusqu'à l'arrivée du Caïmacan. Cependant, l'autorité des métropolitains est plutôt d'opinion que réelle, et ils sont entièrement dans la dépendance du prince. Ils n'entretiennent qu'une faible communication avec le patriarche de Constantinople, dont ils ne reconnaissent la suprématie que quant au titre. Leurs revenus sont très-considérables. Le nombre des couvens des cénobites des deux sexes est hors de toute proportion avec les besoins et la population du pays; on compte jusqu'à deux cents couvents en Moldavie, et, si, dans la plupart de ces couvents, on ne trouve que trois ou cinq individus, il en est un d'hommes et un de femmes, assez rapprochés l'un de l'autre, sur les frontières de la Transylvanie, où l'on compte jusqu'à cinq cents moines et trois cents religieuses. Ce sont deux petites républiques monacales, où l'agriculture et tous les métiers s'exercent directement par les moines. En général, les revenus des couvents sont assez modiques, et l'administration en est soumise à l'inspection des officiers du prince. Les popes sont plongés dans le mépris et dans la misère; quelquefois, ils changent de cure cinq ou six fois par an; les boyards louent leurs services comme ceux d'un ouvrier. Les évêques, dont on compte deux en Walachie et trois en Moldavie, sont toujours choisis dans l'ordre des moines, qui forment aussi le chapitre des métropolitains; à quelques exceptions près, tous partagent les préjugés et l'ignorance du peuple. Leur mérite est d'entretenir dans cette race malheureuse et opprimée les espérances et les craintes inspirées par une religion réduite toute entière à des pratiques extérieures et principalement à des jeûnes fréquents et rigoureux, sur lesquels repose la morale du peuple, et qui contribuent à le réconcilier avec sa destinée.

L'exercice, même public, de tous les cultes, est toléré, à l'exception de celui des Turcs.

Quant à l'administration de ces provinces, son unique objet, son unique ressort, est de percevoir, d'augmenter et de multiplier l'impôt. Ce sont deux vastes fermes qu'il s'agit d'exploiter et non de cultiver. On cueille sans semer, et l'on coupe les branches de l'arbre pour en avoir le fruit. Rien ne se fait pour l'agriculture, rien pour l'industrie, rien pour l'instruction publique. Les routes par la moindre pluie deviennent impraticables, dans une

terre molle et délayée; à un quart de lieue de la capitale, les voitures s'enfoncent dans la boue, et au pied de la montagne le paysan, après avoir dételé ses chevaux, attend avec patience que le chemin soit desséché. Les superbes vallons de la Moldavie, ondulés par des collines parallèles et de hauteur égale, sont arrosés par des ruisseaux qui y croupissent en empestant l'air, et c'est encore à un quart de lieue de Jassy qu'une rivière qui se décharge dans le Pruth forme un marais qui cause des fièvres malignes, et que presque tous les boyards traversent dans leurs promenades du soir. Le pouvoir arbitraire, qui n'accorde ni sûreté des personnes, ni sûreté des propriétés, l'impôt, qui est sans mesure, étouffent toutes les facultés, et le premier despote du pays est un des derniers esclaves du Sérail de Constantinople. Quand les hospodars auraient les moyens ou la volonté d'ouvrir de nouvelles sources de prospérité, ces sources même deviendraient des causes de ruine et de misère. Ce n'est qu'en accréditant l'opinion que ces pays sont misérables qu'il est possible de mettre un terme aux prétentions exorbitantes de ceux qui, à Constantinople, disposent de ces Principautés; tout signe d'aisance tendrait à détruire cette opinion; les terres qui avoisinent la grande route sont presque toutes incultes et désertes; il ne faut pas que l'oeil du Turc voyageur puisse apercevoir des moissons. D'ailleurs, une armée turque qui passe est une nuée de sauterelles qui dévore tout ce qui est à sa portée. Dans ce pays-là, on enterre, si je puis m'exprimer ainsi, la culture, comme on enterre l'or et les bijoux, qui, à cause de la facilité de les cacher, forment le principal, et presque le seul luxe des boyards [1].

Il est démontré que le sein des Carpathes renferme de riches mines de métaux précieux: les exploiter et même les découvrir serait regardé comme un crime d'État.

J'ai dit que, malgré les concessions récentes auxquelles la Porte consentit en faveur de ces Principautés, sur l'intervention de la Russie, je me croyais autorisé à confondre ce qui était et ce qui est. En effet, le tableau que je viens de tracer est celui dont j'ai

[1] Dans les vastes plaines de la Walachie, d'une ville à l'autre, on découvre souvent un horizon immense, sans une apparence d'habitation, pendant plusieurs heures de marche. Il en existe pourtant, mais elles sont enfoncées dans la terre, et c'est dans le sens propre que, dans le voisinage des grandes routes, les maisons sont enterrées.

été le témoin oculaire, et j'ignore à quelle extrémité de dégradation et de misère ces provinces peuvent être tombées, si l'état dans lequel je les ai vues était un état d'amélioration. Cependant ces améliorations étaient réelles, et il était déjà facile de les apercevoir, mais elles n'étaient qu'en germe; elles étaient encore loin d'étendre leur influence sur la masse de la nation; il n'en importe pas moins de faire connaître les stipulations qui forment la loi la plus récente et la plus importante de l'État et d'indiquer les conséquences heureuses qui commencent à en résulter, en même terms que les abus qui se montraient déjà à côté des améliorations.

Le hatty-shérif de 1802 rappelle l'exemption du tribut pour deux ans accordée à la Walachie et à la Moldavie en 1792, après la paix de Jassy, un Mémoire présenté alors par les boyards, par lequel ils demandaient le renouvellement des concessions antérieures, enfin les ordres de 1774 et de 1784 (ans de l'Hégire 1188 et 1198) qui stipulent les concessions que voici:

1°. Lorsque les sujets des deux provinces auront acquitté leur contribution annuelle, ils ne seront pas importunés sous prétexte de contributions arriérées.

2°. Les contestations entre des mahométans et des rayas (sujets chrétiens) doivent être jugées par le Divan-effendi et par appel par les juges d'Ibraïl avec injonction de rendre justice aux chrétiens. Les rayas ne peuvent pas être traduits devant d'autres juges. Confirmation des fetwas (décisions du Mufti) portant que le témoignage d'un raya à l'égard d'un musulman est valable en matière de succession et de testament, et ne l'est point en matière de commerce.

3°. L'entrée de la Moldavie ne sera désormais permise qu'à des négocians turcs munis de passeports de leurs magistrats et d'une permission du prince. Ils ne peuvent s'y approprier ni terres, ni maisons, ni envoyer paître des troupeaux.

Les nazirs et les cadis ne peuvent envoyer des commissaires en Moldavie sous prétexte d'examiner des procès.

4. Les biens et les propriétés appartenant aux couvens ou aux rayas, dont ces vilains (les nazirs et les cadis) s'étaient emparés, seront restitués après examen.

Les pachas ne doivent pas se détourner pour passer par la Moldavie, afin de s'y faire défrayer. Ceux qui y ont affaire doi-

vent se contenter du nombre de chevaux énoncé dans leur ordre de route.

Les rayas allant pour leur commerce dans les villes turques ne doivent pas être taxés; les percepteurs turcs ne doivent pas entrer en Moldavie sous prétexte de rechercher des contribuables fugitifs. Les rayas ne doivent pas être inquiétés sous le prétexte de leur habillement.

5. On ne demandera pas plus de denrées que le pays ne peut en fournir; on les payera au prix coûtant, et argent comptant; les frais de transport ne seront pas à la charge des rayas.

L'achat des moutons ne se fera plus d'une manière onéreuse pour les rayas, mais, comme le Grand-Seigneur et Constantinople ont besoin de moutons, les rayas ne cacheront plus leurs moutons.

Des marchands turcs, sous l'inspection de l'hospodar, les achèteront au prix coûtant.

Lorsque la Porte aura besoin de bois de construction, elle en avertira les hospodars d'avance. Les frais de coupe et de transport seront payés.

Les propriétés des boyards doivent prospérer. Ils conserveront leurs privilèges et seront admis aux emplois conformément à l'usage, à condition d'obéissance aux hospodars. Cependant, les boyards doivent s'abstenir de prétentions absurdes et de demandes extravagantes et ne point s'opposer aux bonnes mesures que les hospodars prennent pour diriger les affaires du pays, pour le repos et la consolation des sujets, ou bien l'hospodar les punira comme il en a le droit.

6. Les contributions doivent être réparties sur tous, et proportionnellement aux facultés; il n'y aura pas d'exemption sous des prétextes faux; on évitera de pareilles protections extravagantes.

Après avoir confirmé ces concessions antérieures, le hattychérif, reconnaissant à la Russie le droit d'intervenir dans les affaires de ces provinces, ajoute, sur la demande de la Cour de Russie, les concessions suivantes:

1. Relativement au droit d'héritage d'un Moldave devenu Turc, le Grand-Seigneur s'en rapporte à des fetvas antérieurement émanés du mufti.

2. Les habitans des deux provinces ne pourront vendre leurs moutons qu'à des marchands envoyés de Constantinople; quant aux grains nécessaires à Constantinople, dont la Moldavie est le

garde-manger, les Moldaves auront la liberté de les transporter eux-mêmes aux échelles du Danube et de les y vendre au prix courant, aux capitaines seuls des navires chargés de les porter à Constantinople, ce qui se fera à la diligence de l'hospodar et des boyards.

3. Les charges doivent être accordées à des gens habiles et bons administrateurs, selon la volonté des hospodars, qui employeront tant des Grecs que des boyards. Pour les emplois destinés aux boyards, on préférera les plus habiles.

4. Les prix de coupe et de transport des bois de construction pour les forteresses de Roumélie sera acquitté sur le tribut des deux provinces.

Les douaniers turcs ne doivent point s'immiscer dans les douanes de Galatz, ni même y résider.

La quantité de salpêtre de Moldavie nécessaire aux monnaies sera fournie par l'hospodar, sans intervention d'officiers turcs. Le prix en sera payé sur le tribut.

5. Les sommes que le Grand-Seigneur tire annuelement des deux provinces sont définitivement fixées. Pour la Walachie; tribut, 619 bourses. Pour présent du beyram, 90.000 piastres; présent du Ramazan, 34.000 piastres. Pour la Moldavie; tribut, 135 bourses et 445 piastres Présent du beyram, 90.000 piastres, du Ramazan, 25.000 piastres.

Les hospodars ne payeront plus de droit de confirmation; ils ne pourront être déposés à moins d'un délit avéré.

Les présens de nomination des hospodars ne seront pas payées par les sujets, mais des revenus des hospodars, tels que douanes, salines et autres; la durée de l'exercice des hospodars sera dorénavant de sept ans, à compter du jour de leur nomination; ils ne pourront être déposés que pour un délit avéré, et après le consentement préalable de l'envoyé de Russie.

6°. Toute innovation d'impôt, de redevances, de réquisitions, introduite depuis 1784, sera abolie. L'hospodar, avec les boyards, disposera de l'impôt. Celui de la Moldavie prendra en considération les représentations des envoyés de Russie, tant pour l'impôt que pour les privilèges du pays et les dispositions du présent ordre.

On fera cesser l'abus des exemptions et des scutelnicks, qui seront réduits au nombre énoncé dans les registres de la Tréso-

rerie. Tous porteront le poids des impôts; on empêchera les exactions des percepteurs.

7. Dans les demandes de bois, de grains, de boeufs, de moutons, la quantité en sera constamment énoncée dans les ordres du Grand-Seigneur, qui seront aussi envoyés aux boyards, lus publiquement au Divan et conservés aux registres.

8. Les hospodars, avec les boyards du pays, détermineront les frais annuels de l'établissement des postes; l'administration des hôpitaux, collèges, routes et autres affaires de cette nature sera, par ordre des hospodars, remis aux boyards.

Les terres usurpées sur la Walachie et la Moldavie, sous le nom de raya, seront restituées.

Ces dispositions se résument en trois points principaux:

1. Toute intervention directe des Turcs dans les affaires du pays est écartée; le prix des fournitures doit être déduit du tribut annuel, dont la somme a été fixée;

2. L'influence directe de la Russie sur les affaires est reconnue et la durée septennale du règne des hospodars est mise sous sa sauvegarde;

3. Les boyards ont obtenu une influence directe et légale dans l'administration des finances et des établissemens publics. Le principe de l'abolition des privilèges en matière d'impôts semble avoir été conservé.

On peut rendre justice à l'esprit qui a dicté ces dispositions; mais on s'apercevra en même tems combien sont vagues la plupart des articles, dont la lettre se pliera à toutes les interprétation. Voici maintenant les effets qu'elles ont produit:

La Russie, jalouse de l'exercice de sa protection nouvelle, a multiplié ses actes d'intervention, et, intéressée dans les commencemens à faire preuve de l'utilité de son influence, elle l'a dirigée souvent vers un but utile.

Les princes, forts de cette loi et de cette protection, ont pu restreindre les dépenses qui s'écoulaient annuellement vers Constantinople, mais on peut les soupçonner d'avoir versé sur les agens de Russie ce qu'ils ont retranché aux membres du Divan.

La garantie de la durée de leur administration les a rendus moins avides dans les premières années. Ils ont cru pouvoir répartir sur sept ans une récolte que l'instabilité de l'ancien ordre de choses engageait à hâter autant que possible. La part assignée

aux boyards dans l'administration a permis de s'occuper d'établissemens qui exigent des soins et une surveillance suivis. Des constructions de nouveaux bâtimens ont été entreprises, des écoles ont été fondées; un régulier des postes a été formé. La rigueur des perceptions de l'impôt a été adoucie. La cupidité des subalternes a été contenue par la nouvelle voie ouverte à l'appel. Les paysans ont commencé à respirer; toutes les existences, toutes les propriétés ont paru plus solidement garanties.

Les boyards surtout ont dû profiter d'une protection qui, pour se rendre plus stable et plus imposante et pour préparer l'exécution de ses plans ultérieurs, a dû nécessairement s'attacher à leurs intérêts. Il s'en sont prévalus pour mettre un frein au pouvoir arbitraire des hospodars.

Leurs suffrages ont commencé à être comptés, et, déjà, il avait été réglé qu'en matière de finances, leur unanimité l'emporterait sur la volonté du prince. On voyait se développer le système d'un gouvernement aristocratique, qui, dans les derniers tems, semblait, par une pente rapide, déjà dégénerer en oligarchie, où l'influence de l'agent russe, s'associant à quelques familles, devenait prépondérante.

Dans la première ferveur, les démarches de cet agent tendirent entièrement au soulagement de la classe la plus opprimée.. J'ai sous les yeux une note remise en Moldavie, immédiatement après la publication du hatty-chérif de 1802; elle énonce un grand nombre d'abus, qui pesaient presqu'exclusivement sur le cultivateur; mais bientôt les boyards ont cherché à faire tourner le nouvel ordre de choses en faveur de leur intérêt personnel. Au lieu de contribuer à adoucir le sort des paysans, leurs efforts ont tendu à en faire aggraver les charges, et déjà il a été proposé à la Russie d'astreindre les paysans à l'ancien nombre des journées de travail, ou, en d'autres termes, de les remettre sous le joug de l'esclavage.

Les princes, de leur côté, ont dû sentir qu'ils avaient obtenu la stabilité de leur plans aux dépens du pouvoir absolu, qu'ils allaient avoir pour maîtres et le Grand-Seigneur, qui restait toujours à ménager, et la Russie, dont les agens étaient importans pour le présent et les projets formidables pour l'avenir, et les nobles du pays, naguère leurs esclaves. Déjà on a pu s'apercevoir qu'ils cherchaient à s'appuyer de la classe la plus nombreuse

des habitans, de celle des cultivateurs. C'est dans les commencemens d'une lutte qui n'existait pas encore, mais qui se préparait que de nouveaux événemens semblent avoir ouvert une perspective moins incertaine et plus riche en espérance à ces contrées désolées [1].

PARAGRAPHE III.

[Le] SOL ET SES PRODUCTIONS, IMPÔT ET REVENUS.

Les Monts Carpathiens à l'Occident, le Dniester au Nord et à l'Orient, le Danube au Midi et à l'Orient renferment la Valachie, la Moldavie et la Bessarabie; des routes presqu'impraticables, que la politique ottomane ne permet pas de réparer, conduisent à travers les montagnes qui séparent ces provinces de la Transylvanie. Ces montagnes sont couvertes de forêts et de pâturages magnifiques, elles recèlent des mines précieuses surtout en or, qui se trouve mêlé au sable de toutes les eaux descendantes des Carpathes; à leur pied se trouvent des mines inépuisables de sel. Des sources de goudron, de sel sont dans le voisinage des mines. Le hasard a fait découvrir des eaux minérales d'une force et d'une efficacité extraordinaires. Le sol de la Moldavie est impregné de nitre.

Le long du Danube et à deux degrés de latitude de là, depuis le pied des montagnes dont la hauteur s'abaisse par échelons jusqu'à la Mer Noire, s'étendent des plaines unies et immenses, presque toujours couvertes de chardons et d'absynthes [2], dont la hauteur prodigieuse atteste de la fertilité du sol et l'absence de toute culture et dont les formes élégantes et sté-

---

[1] Voici les titres principaux de ces dignités:
1. Le Métropolitain.
2. Le Logofèthe Mare et le Ban (Gouverneur), de Crajova, en Walachie, deux Logofithes en Moldavie (Gardes des Sceaux).
3. Deux Wornicks Mare (Grands Juges).
4. Le Spatar en Walachie, le Hatman en Moldavie (Généralissimes).
5. Le Grand Sîrdar (Grand Général).
6. Le Vestiar (Grand Trésorier).
7. Le Grand Paharnick (Grand Échanson).
8. Le Grand Klocsiar (Commissaire de l'armée).
9. Le Grand Stolnick, Grand Sénéchal, etc.

[2] Hic absinthia crescunt (Ovide).

riles rejouissent l'oeil et attristent l'âme. Vers le Nord le pays est moins uni: des collines tour à tour couvertes de bois et d'herbes lui donnent un aspect en même temps varié et uniforme; il n'est point de pays qui offre de sites aussi pittoresques que ceux de la Moldavie et c'est la nature seule qui les a créés: la main de l'homme ne les a point embellis.

Le Danube reçoit de la Valachie plusieurs rivières presque parallèles, qui descendent par les vallées des Carpathes et dont l'Aluta (l'Olt), est la principale: la Dubrowisa [1], la Ialomiza et le Buseo s'y jettent après avoir traversé la plaine. A travers la Moldavie il reçoit le Sereth, le Pruth et le Dniester; ce dernier est navigable à une plus grande distance que les deux premiers. La Moldavie est un des pays les mieux arrosés du monde.

Le sol de ces contrées produit tout ce que la main des hommes lui demande; il n'y existe point de terrain ingrat et stérile. Le poisson abonde dans les rivières; le gibier, surtout le lièvre dans les bois et dans les les bruyères, les bestiaux et la volaille dans la campagne. Les plaines les plus désertes servent au moins à nourrir les abeilles dont la multiplication surtout en Valachie est prodigieuse. Les vers à soie y prospèrent; quelques propriétaires en tirent des étoffes pour leur propre consommation. La vigne est commune à la Valachie et à la partie méridionale de la Moldavie. Le maïs fournit la nourriture ordinaire des habitans; le froment est principalement réservé à l'exportation pour Constantinople. L'orge sert à la nourriture des chevaux. On récolte peu de seigle et d'avoine. Les légumes et les fruits, surtout les pommes, y viennent en abondance.

La Moldavie est plus riche en chevaux et en bêtes à cornes; la Valachie en bêtes à laine. Les chevaux, excepté dans quelques cantons moldaves, sont de petite race, mais vifs, dociles et bons pour la cavalerie. Les boeufs de la Moldavie sont reconnus par leur grosseur et la bonté de leur chair. La Valachie nourrit trois races de moutons, dont l'une donne une laine longue, l'autre une laine courte et fine; la troisième est une race mêlée. La quantité de cochons est immense, surtout en Valachie: souvent les paysans y détruisent les petits d'une truie comme chez nous on détruit les petits d'une chatte ou d'une chienne. Cependant, quelque grand

---

[1] Dâmboviţa.

que soit le nombre des bestiaux, il ne sufit point à l'étendue des pâturages, qui servent encore à des troupeaux nombreux de boeufs, de chevaux et de moutons appartenant aux habitans de la Transylvanie. De vastes forêts couvrent et les montagnes et une partie des plaines; mais on ne les exploite point, on les dévaste. Les rues de Bucharest et de Jassy et même celles des villes de district, couvertes de poutres au lieu de pavés, consomment une quantité prodigieuse des bois les plus précieux. Les coupes qui se font sur les demandes de la Porte entraînent des abus qui seraient incroyables en Europe, mais qui sont dans l'ordre sous un gouvernement ignorant et corrompu. Les rivières, surtout le Sereth, ne servent presque jamais à la navigation, servant quelquefois au flottage. Le bois est cher dans les villes à cause de la difficulté des transports et la disette règne au milieu de l'abondance.

En parlant des productions du sol, j'ai parlé de la nature imposable et imposée. La science financière est la seule qu'on ait cultivé dans ces pays-là, mais les bases en sont l'inverse de celles des économistes, et l'on n'y connaît point l'impôt foncier, excepté pour un très petit nombre de terres possédées par des étrangers, qui ne payent pas la capitation. En principe, le sol et ceux à qu'il appartient sont libres de l'impôt; l'industrie et le luxe le sont parce qu'il n'en existe point, et les taxes retombent sur tout ce qui est intermédiaire entre la terre brute et l'industrie: sur les denrées, les matières premières, les bestiaux et les cultivateurs. Je me bornerai à faire connaître dans ce paragraphe les noms et la nature des différens impôts et revenus; l'évaluation en trouvera une place plus convenable après avoir traité de la population et des dépenses.

1. La capitation et tout ce qui s'y rapporte est en première ligne. Elle forme à peu près les deux tiers de toutes les autres recettes. Elle se compose de la capitation ordinaire et extraordinaire. La derniere comprend le présent annuel de Pâques (poklon), le présent de joyeuse entrée lors de la nomination du prince ou lors de la confirmation (mukarêr), les subsides (adshutoriza) en cas d'insuffisance de la capitation ordinaire et des demandes extraordinaires de la part de la Porte ou dans des tems de guerre.

Les boyards et les couvents sont exempts de toute capitation; cependant ils contribuent quelquefois aux capitations extraordinai-

res, mais dans une faible proportion et par abonnement. C'est par abonnement aussi que les bresles, c'est-à-dire les propriétaires non boyards et les marchands, payent une capitation qui peut être évaluée au septième de la capitation des zaranys ou des paysans non propriétaires.

2. L'impôt sur les bestiaux. Outre les droits que les bestiaux payent à l'exportation, ils sont soumis tous à une taxe annuelle par tête. Cette taxe s'étend:

a) Sur les chevaux: c'est une taxe noble; les boyards la payent. Elle est d'un piastre par tête (gostinarit).

b) Sur les bêtes à cornes (vaccarit) Cet impôt n'est levé que sur les troupeaux des étrangers. Les efforts des princes pour l'étendre sur les troupeaux des indigènes ont échoué. La religion protège la vache dans ces provinces comme dans l'Inde et le Grand Seigneur lui-même par un firman a proscrit l'impôt du vaccarit. Encore aujourd'hui on ne tue jamais de veaux dans les boucheries walachiennes. Le droit du pâturage (jarbarit) pour les chevaux et les bêtes à cornes des étrangers est d'une piastre par tête. Les veaux et les poulains ne sont pas comptés.

c) Sur les moutons (oyarit) le droit est de six paras par tête, en évaluant le prix d'un mouton à $1^1/_2$ piastre. Quelques princes l'ont même doublé. Les troupeaux des boyards n'étaient et peut-être ne sont encore soumis à cette taxe que pour ce qui excède le nombre de 500 têtes.

On comptait en Valachie quatre millions de moutons, dont plus d'un tiers appartenait aux étrangers; mais ou ce nombre est exagéré, ou il suppose des abus crians et des gains énormes de la part des fermiers qui afferment le droit pour 250.000 à 300.000 piastres.

d) Sur les cochons et sur les abeilles (dîmes et de[j]marit), en Valachie, dissentime [1] en Moldavie). La taxe d'un cochon et d'un essaim d'abeilles est la même, de $4^1/_2$ paras ou 14 centimes. En Walachie une ruche peut produire jusqu'a dix essaims par année.

3. Impôt sur les vins et sur les tabacs. On perçoit le vinarit au moment de la récolte [2] en raison de dix paras par 10 okas (20 livres de poids). On afferme annuellement ce revenu, qui est

[1] Desetina.

[2] En raison de 3 paras en 1780.

variable par sa nature. Les montagnes d'Odobeschty en Moldavie, près de Fokchan, produisent un bon vin, propre à l'exportation. On en a affermé le produit en 1806 pour 335 bourses. La totalité de la dixme des vins en Moldavie a produit en 1804 315.000 piastres. Les vins de Walachie se conservent moins. La culture de la vigne est dans l'enfance. Le tutunarit, impôt sur le tabac, aussi au moment de la récolte, est devenu important depuis peu de tems.

4. Douanes. Les marchandises étrangères importées par les étrangers payent trois pour cent ; importées par les rayas, elles en payent dix. C'est l'exportation qui en forme le principal revenu: elles sont affermées à des nobles du pays. On a réuni aux douanes le produit de quelques impôts peu importans, tel que le fumarit ou impôt sur les cheminées dans les villles.

5. Mines de sel (okna). La Walachie en possède trois, dont une dans le Banat de Crajova. Celles de Moldavie se trouvent réunies dans un seul canton qui renferme la montagne de Grosechty. Elles font partie de cette incalculable masse de sel massif dont les trésors souterrains s'étendent depuis les Monts Carpathiens jusqu'en Hongrie et en Gallicie vers l'Ouest et jusqu'au Danube et presque la Mer Noire vers l'Orient. Leurs produits n'ont d'autres bornes que celles de l'exploitation et de la consommation qui se fait en Turquie. Ces mines, tantôt affermées et tantôt en régie, ont accru le revenu des princes dans une progression telle qu'en Valachie dans l'espace de 40 ans il a monté de 40.000 piastres, produit de la ferme, jusqu'à 500.000 piastres, produit de la régie, les frais non déduits.

Indépendamment de l'exploitation en grand, qui se fait en partie par des malfaiteurs, chaque habitant, au moyen d'un droit très modique, appelé sararit, obtient la faculté d'y aller chercher la provision nécessaire à sa consommation et à celle de ses bestiaux. Il en est de même du sel dont les pêcheurs ont besoin pour saler le poisson. Ce double droit fait partie de la ferme des douanes.

6. Revenus accidentels dans les villes: ferme des boulangeries, des boucheries, etc. La plupart de ces revenus a lieu au profit de quelques fonctionnaires.

Ce qui entre à ce titre dans le trésor du prince peut être évalué à 50.000 piastres.

7. Beilik, fourniture du mouton en Valachie, sahareh, fournitures de blé dans les deux provinces, pour Constantinople. Il faut y ajouter celles des suifs, de nitre, du bois du construction, à laquelle est tenue la Moldavie. Le hatty-chérif de 1802 fait preuve des abus auxquels ces fournitures donnent lieu. Le prix en est fixé annuellement et toujours au dessous du prix courant. L'usage est de prendre un mouton sur dix. On évalue le nombre des moutons ainsi exportés pour Constantinople à 4 ou 500.000.

Par les traités les troupeaux des Transylvains sont exempts du beilik, et d'après ce calcul le nombre de quatre millions de moutons en Valachie serait fort au dessous de la réalité. Les grains envoyés au commandant de Braïla, qui en donne des reçus à valoir sur ce tribut, et embarqués à Galatz. Autrefois la règle était de ne point même payer le très bas prix auquel ces fournitures étaient évaluées, ou bien au lieu de payement on obligeait les paysans de conduire leurs voitures vides aux salines et de prendre du sel dont ils n'avaient que faire. C'est un des abus dénoncés par le consul russe en 1802.

Il faut placer encore dans cette catégorie les monopoles que les princes, ou font faire pour leur propre profit, ou accordent à des personnages favorisés. Le commerce des cires, des miels, des laines, des chevaux se fait presque toujours par monopole. L'exportation des grains, des moutons, des suifs vers l'Allemagne étant défendue, on la permet dans l'occasion, et la fortune de l'entrepreneur est faite.

COMPTES-RENDUS

Maj. gen. Harry Hill Bandholtz U. S. A., *An undiplomatic diary by the American member of the inter-allied military mission to Hungary*, 1919-1920, New-York 1933.

M. Fritz-Konrad Krüger publie ce curieux manuscrit concernant la mission en Hongrie de 1919 à 1920 du délégué militaire américain Bandholtz, lui ajoutant une introduction assez étendue et généralement impartiale, appuyée sur une large bibliographie. La caractérisation d'Étienne Tisza est fine (p. XV), mais il est dur de dire que Michel Károlyi, un homme de si nobles intentions, n'était qu'„un don Quichotte monté sur la Rossinante des qua-

torze points“ et ayant M. Jászi comme Sancho Pança (p. XVIII). Il est faux de dire que la Transylvanie fut „formellement annexée“ par la Roumanie le 27 décembre 1918 (p. XIX). Où l’auteur a-t-il pris que les Roumains „avaient pillé et dévasté la région par laquelle ils avaient marché“ (p. XXV)? Le général Holban, qui jouit d’une excellente santé, apprendra avec curiosité qu’„il s’est suicidé à la veille de l’enquête ordonnée par le Gouvernement roumain“ sur ses actes comme chef des troupes qui occupèrent Budapest (p. 3, note 1).

On s’étonne de rencontrer dans le journal de Bandholtz l’assertion que l’archiduc Joseph aurait présenté en tremblant un ultimatum roumain du mois d’août 1919 dans lequel on demandait aux Hongrois d’admettre „l’union politique avec la Roumanie, le roi de Roumanie devant être Souverain de la Hongrie, dans les formes de l’ancienne monarchie austro-hongroise“ (pp. 4-5). Feu Constantin Diamandi se serait livré à des manifestations de fureur théâtrale en entendant la sommation de la part de la mission militaire interalliée (p. 5): ici encore il y a au moins une forte exagération. Diamandi aurait demandé ensuite des excuses (p. 7). La sommation adressée au général Mărdărescu, pp. 10-11 (l’éditeur ajoute en note tout ce qu’une presse intéressée ou mal informée a pu écrire alors sur les méfaits des Roumains). Le général Holban aurait été incapable de lire une carte (p. 18). Il est au niveau d’„un Igorrote en fait de manicure“ et le général Mărdărescu est moins intelligent qu’un „comatose caribou“.

Feu Hill Bandholtz était un homme d’esprit et il avait les épithètes ornants toujours sous la main. Une „presqu’intelligence humaine“ est accordée à un officier aussi distingué que le général Rudeanu (p. 20). L’officier américain s’offusque de ce que Diamandi et Rudeanu refusent de boire „ad libitum“ (p. 22). Les Roumains ne savent pas même qu’il faut tenir parole quant à l’heure d’une entrevue (pp. 27-28). La requête de Diamandi concernant les dédommagements dûs à la Roumanie pillée pendant plus de trois ans par les Centraux provoque les plaisanteries les plus brutalement présentées de la part de l’officier américain (p. 28 et suiv.). Son esprit charitable lui fait déplorer que Diamandi, au nom duquel sont acouplés tous les épithètes de l’ironie: „suave“, „blond“, „bland“, „rotund“, qui avait été arrêté à

Pétrograde, n'eût été retenu par les bolchévics (p. 30). Il croit que déjà le prince héritier de Roumanie a reçu une espèce d'hommage, comme „futur roi de Hongrie", de la part de certains „kowtowing Hungarian aristocrats" (p. 34). Mais cet homme qui sait tout affirme que le représentant de l'Italie, Romanelli, veut donner aux Hongrois un autre roi, le duc de Savoie (p. 41).

Au commencement de septembre Bandholtz part, accompagné par le colonel Yates, attaché militaire américain à Bucarest, pour la Roumanie. Il commence par constater l'accent „hissing" du roi Ferdinand, quand il parle anglais (p. 66). Il se sent gêné lorsque le souverain présente ses griefs envers les alliés, et il répond que cela ne le regarde pas (pp. 68-69). Reçu par la reine Marie, ce galant homme trouve qu'elle est „decidedly a handsome woman, showing that she must have been beautiful when younger" (p. 69). Il était sur le point de dire au roi qu'il „ment" („as it is bad form to call a king a liar"; p. 71). La seule conversation avec Jean Brătianu ne suscite pas des commentaires injurieux (pp. 72-77).

Revenu à Budapest, Bandholtz accable de nouveau les Roumains de ses épithètes accoutumés (p. 81). Ils résistent comme des ânes" („asinine demand") à la sommation d'évacuer la Hongrie occidentale (p. 104). Sur ce point le délégué français est leur complice (pp. 105, 109, 110). L'excellent colonel Anderson, de la Croix Rouge, est critiqué pour s'être mis à la disposition de la reine Marie (p. 121). Jean Brătianu est aussi qualifié de „menteur" (p. 123). Cela n'empêche pas le général américain de dîner presque chaque jour avec ces odieux sauvages („bucaneers"). Il accepte même une haute décoration de la part du roi qui lui avait „menti" à Sinaia (p. 90) On est étonné de pouvoir recueillir même le jugement que l'armée d'occupation roumaine était „vaillante"; mais il doit y avoir encore une fois une de ces ironies qu'il croit, en grand guerrier, pouvoir se permettre (p. 98). Bandholtz découvre même un „fine fellow", le colonel Vasilescu, marié à une Française (p. 102). Il est satisfait de voir Holban „le hirsute" remplacé par de „tremendously fat old fellow" Moșoiu (p. 112).

Mais l'officier américain signale le massacre („torturing and butchering") des Juifs par les Hongrois (p. 102; mais cf. p. 120). Même, le colonel italien Romanelli constate que les Hongrois

font battre dans les prisons leurs propres prisonniers politiques (p. 105).

Mais les Anglais même sont gagnés par les riches diners des odieux Roumains (p. 125). Sir George Clerk, envoyé avec une sommation à Bucarest, est lui aussi „pro-Roumanian“ (p. 126): à peine montre-t-il „une étincelle d'intelligence diplomatique“.

La reine Marie est une vraie Circé („the enchantress Queen“) et Brătianu un grand sophiste (p. 127) Clerk pourrait être remplacé par une „cooing dove“ (p. 132).

Les notes suivantes témoignent de la même haine contre les Roumains. Parmi les „menteurs“, aussi le colonel Antonescu, un des officiers supérieurs les plus distingués de l'armée roumaine (pp. 130-132). Le général affirme qu'il a fallu son intervention écrite, son scellé en toutes lettres pour empêcher que les Roumains ne s'emparent d'objets appartenant au Musée National de Budapest et il rappelle que ce Musée lui a fait don d'une médaille de bronze commémorant ce bienfait: les dépôts de Budapest étaient pleins en ce moment de choses volées en Roumanie, parmi lesquelles mes livres signés par celui qui les avait dérobés, un jeune érudit qui s'appelait, ou s'appelle encore, Eugène Gagy. Si le commandant roumain voulait prendre au Musée les objets transylvains qui avaient été transportés à Budapest et dont l'existence était reconnue par la direction (p. 181; voy. pp. 137, 139), il avait raison. On voit cependant l'archevêque d'Esztergom intervenir pour affirmer que ces objets lui ont été confiés pour „un Musée chrétien à Esztergom ou à Budapest“ (p. 140).

Bandholtz accepte une invitation du général Moșoiu, mais il trouve que l'hymne américain a été mal joué et que le menu, „somptueux“, manquait de „délicatesse“ (pp. 140-141); il trouve que le sourire du général roumain avait trois cent dix „pounds“ de massivité, mais le „vieux“ dépasse comme valeur les six autres généraux présents. Au toast pour sa patrie le général américain refuse de répondre par un autre pour la Roumanie, préférant les „alliés“ (p. 141).

Voyageant en province, Bandholtz croit pouvoir parler, sur la base des informations données par deux investigateurs de la Croix Rouge en Transylvanie et dans les régions voisines, d'assassinats, de fustigations, de vols commis par l'armée roumaine, qui demandait l'hommage; deux cent cinquante soldats hongrois pris

à Boros Sebes auraient été tués à la baïonnette „de façon à prolonger leur vie aussi longtemps que possible“ (p. 153)... Il y a des femmes violes à Arad... Tout le monde mourra bientôt de faim... Le ridicule s'ajoute aux plus odieuses calomnies.

L'éditeur est forcé de rectifier l'information donnée par le chef improvisé du gouvernement hongrois, Friedrich, que les Roumains ont voulu s'emparer de sa personne (p. 154 et note). L'héritier du trône roumain, venu à Budapest avec son régiment, aurait été „de la même fibre morale que la plupart des héritiers de trône“ pour avoir dit à Moşoiu que, devenant roi de Hongrie (?), il a l'intention d'arrêter tous les communistes et toute autre opposition, qu'il commencerait même à le faire s'il n'y avait „cette canaille de Friedrich“ (p. 159; cf. aussi p. 165). Les preuves de la meilleure des éducations suivent. Les Roumains, en général, sont des „cochons“ („pigs“). Il est vrai qu'un nouveau „menteur“ est découvert, le général Weygand (p. 160). En ce moment, les occupations de Bandholtz, sa petite guerre contre les Roumains, lui permettent de protéger six comtesses Szirmay (*ibid.*) Mais il invite à l'opéra M. Vasilescu et sa femme française, par ce que l'officier roumain s'est comporté toujours „gentlemanly“ (bien que „cochon“) et „accommodant“ (p. 173). L'invité, qualifié encore une fois de „exceptionally fine man“, aurait affirmé — pour prouver cette qualité — que le prince Charles aurait donné l'ordre, absurde, d'arrêter Friedrich (*ibid.*). Il aurait médit sur le compte du commandant suprême de l'armée roumaine. Bientôt Diamandi apparait pour avoir affirmé les droits d'une armée d'occupation: un, miserable little scalawager“, un „little rascal“ (p. 223) (sur le rhume qu'il s'est permis d'avoir, p. 182).

Au retour de Serbie, Bandholtz se moque des dames qui étaient à côté de lui à un diner qu'il accepte du général Şerbescu (pp. 179-180). Sa haine contre les Roumains, ces „misérables Latins“ du Sud-Est européen (p. 264), lui fait poursuivre avec son automobile des cavaliers de leur armée qu'il veut absolument faire entrer dans les fossés pleins de boue et il déplore ne pas y avoir réussi (pp. 197-198). De nouveau le général Mărdărescu est traité de „menteur“ (p. 200). S'il invite l'officier américain, celui-ci accepte, mais pour être traité comme chef de „quarante voleurs“, de sorte que le déjeuner chez lui en devient une torture; heureusement il n'y a pas aussi Diamandi „with his gargoyle face“

(p. 210). Le général Mărdărescu est qualifié de „old scoundrel“ (p. 249). Du reste Roumanie et Serbie sont réunies dans cette définition: „two miserable little maisfit nations“ (p. 254).

Aussitôt après, Bandholtz pouvait dire au président du Conseil hongrois avoir compris que „leur nation est une martyre et que les sympathies de l'Amérique sont avec elle“ (p. 264). Il se confond ensuite en qualificatifs pour l'archiduc Joseph, M. Horthy et les chefs de la Hongrie évacuée (p. 267). On lui raconte que les Roumains, les Serbes et les Tchécoslovaques sont sur le point d'avoir une révolution et que la Hongrie compte bien en profiter (*ibid.*). Il ne manquera pas, invité chez l'archiduc Joseph, de faire mousser sa bonne humeur, dont on a pu apprécier la qualité (p. 273). Toute la correspondance avec ses amis hongrois est présentée avec une satisfaction particulière. Il part avec l'opinion que céder des territoires hongrois à des barbares est un crime contre la civilisation (p. 362). Des regrets facilement explicables l'accompagnent (pp. 372-373).

Dans l'Appendice mis ensemble par l'éditeur, la belle lettre de M. Rattighan, ministre d'Angleterre à Bucarest (octobre 1919), qui met en contraste „les politiciens sans scrupules“ de la Roumanie et une nation „sobre, laborieuse, contente de peu“, et demande pour les questions débattues à Budapest autre chose que le conseil de généraux, dans lequel du côté américain et même anglais il y a une aversion qui ne peut mener à aucun résultat pratique (pp. 377-381), est accompagnée d'une „critique“ qui n'est qu'un nouveau déversement d'injures (M. Rattighan lui aussi est mis à côté du „Ygorrot dog-eater“ qui ne sait pas manicurer ses mains).

Au fond, les manières de l'ancien commandant des Philippines à part, la question discutée sans cesse, d'une page à l'autre, est celle-ci: La Roumanie, pillée par des occupants dont faisaient partie les Hongrois aussi, et exténuée, ayant été de nouveau attaquée par les Hongrois seuls, sans avoir été défendue par les Alliés, avait-elle ou non le droit de considérer cette guerre comme la regardant elle seule et de traiter les provocateurs vaincus, sinon de la façon dont pendant deux ans elle avait été traitée elle-même, c'est-à-dire comme un territoire de pillage et une bande d'esclaves, au moins comme des vaincus auxquels on exige des dédommagements et qu'il faut désarmer pour les empêcher d'essayer une récidive? Tout esprit impartial sera pour l'affirmative.

En tout cas, je ne connais pas sur toute l'histoire de la grande guerre un ouvrage d'une forme aussi grossière que les notes du major général Harry Hilli Bandholtz.

* * *

Marie, reine de Roumanie. *The story of my life,* Londres 1934, 2 vol.

Ce n'est pas l'histoire de sa vie que nous présente la reine Marie, dont le rôle a été si grand dans la création de la Roumanie actuelle qu'elle a dominée de son invincible volonté et qu'elle a, pendant les pires jours de la guerre, animée de son extraordinaire vitalité et de sa foi. Elle, qui a noté pendant de longues années les événements dont elle a été témoin et souvent protagoniste, a préféré faire valoir ses rares dons d'écrivain, sa pénétration psychologique peu ordinaire, son sens exquis pour tout ce qui est couleur et beauté en présentant au public anglais, qui adore les récits d'enfance, les cavalcades et les voyages, ce qui correspond à son goût.

On trouvera donc dans ces deux volumes magnifiquement imprimés et d'une illustration inédite, très bien choisie, des portraits d'humour, tournant donc le plus souvent à la caricature, enjouée et même cruelle, de ceux que la jeune princesse — car c'est d'elle seule et pas de la reine qu'il est question — a aimés ou détestés. Dans ce brillant film de figures si différentes il y a tout le monde de son enfance, jusqu'aux serviteurs dans le palais du duc d'Édimbourg, pauvres gens dont le souvenir est resté étonnamment vif au princier auteur, puis celui des premières années d'une adolescence libre et gaie, sympathiquement capricieuse, qu'interrompit un mariage en pays étranger, si lointain et si différent. Ensuite apparaît la Cour de Bucarest, sombre en ce qui concerne le roi Charles I-er, et perdu dans l'irréalité pour sa compagne, la romantique Carmen Sylva, il y a plus de quarante ans; la reine Marie a tenu à faire savoir ce que sa spontanéité et son romantisme d'une autre façon que celui de sa royale tante ont dû souffrir pendant une existence à laquelle, quand même, elle a su donner ce qu'elle a aimé comme robes, chevaux et distractions de jeunesse; des souffrances qui ne sont pas ici confessées pour la première fois viennent les croquis, répétés et parfois sanglants, du roi aux allures impériales et aux méthodes de travail mona-

cales, auquel, en dépit de ses sentiments jusqu'au bout attachés, selon la coutume de presque tous les princes, à l'ancienne patrie et d'un manque de vibration et d'élan, la Roumanie doit tant, et de la femme, d'un noble penchant vers l'idéalisme germanique, dont la littérature, abondante et bien critiquable, recouvre des vraies douleurs, commençant dès l'enfance, que seule une étude attentive et humainement inspirée peut arriver à découvrir. Mais il y a à côté presque toute cette société de princes entre 1890 et 1914 que leur parente a pu si bien connaître et dont elle rend avec tant de vivacité, et presque toujours avec tant de vérité, les traits. On trouvera, entre autres, un Ferdinand de Bulgarie, auquel, bien à tort, beaucoup a été pardonné pour le charme, discutable, de sa mobilité d'attitude, et un Guillaume II, rudement cinglé, bien que la pompe dont s'entourait le magnificent empereur a fini par toucher sa cousine. Le malheureux Nicolas II et sa triste compagne font partie des portraits les plus ressemblants.

La reine, qui se refuse, pour cette partie de sa vie, non seulement un rôle historique, mais toute propension à l'„ambition", aux „grands projets", au „désir de jouer un rôle prédominant dans la politique mondiale", tendances qu'on lui a généralement attribuées, parle très peu des événements politiques auxquels elle nous fait savoir, avec une charmante sincérité, qu'elle ne s'est intéressée que bien tard. Mais on apprendra, vers la fin de ce brillant *pageant*, que le roi Charles préférait sur ses derniers jours le jeune Brătianu au vieux conseiller, si dévoué, qu'était Démètre Sturdza, parce que ce dernier avait un désagréable penchant aux discussions interminables (II, p. 286), que Kiderlen-Wächter avait l'insolence d'envoyer à Bucarest des ministres sur le choix desquels le vieil ami royal de l'Allemagne n'avait pas été consulté (p. 322), que le mariage projeté entre le prince royal de Roumanie et la Grande Duchesse Olga venait d'une initiative russe, qui n'était pas celle de l'impératrice, un peu durement traitée par le grand talent littéraire de sa cousine, la reine Marie elle-même craignant l'hérédité de l'hémophilie, que la reine Élisabeth était sûre, dès le début de la Grande Guerre, du fait que l'Angleterre sera vaincue à cause de „l'immoralité de ses femmes", que la même pauvre exilée, en Roumanie et sur le globe terrestre lui-même, jetait les hauts cris sur l'ingratitude des Roumains dont les chefs politiques, dans le Conseil de cou-

ronne de juillet 1914, refusèrent d'admettre la collaboration avec les Centraux, que Charles I-er en sortit „a broken and saddened man", se consolant en quelque sorte par l'intérêt avec lequel il suivait, en vieux militaire, les événements qui ne donnaient pas raison à ses prévisions, qu'il traitait d'„Unsinn" les opinions de son épouse, affolée d'un retour de germanisme militant, que, pendant ses longs mois de silence absolu, quand il examinait journellement sa conscience, si délicate, le futur roi Ferdinand lui-même penchait du côté des Austro-Allemands (p. 343 et suiv.) que la vieille reine avait proposé réellement le départ de la dynastie, ce qui amena l'intervention du ministre Costinescu, qui demanda chaleureusement qu'au moins la princesse héritière et ses enfants restent (p. 347).

Ce qui est dit ainsi en passant nous fait regretter que ces confessions s'arrêtent sur le seuil de la participation roumaine à la guerre. Une faible, mais utile compensation, est donnée par certaines pages du si sympathique livre, consacré aux Roumains eux-mêmes, *My country.*

* * *

Dr. D. J. Popovitch, *Aromînii ca negustori în sec. XVII și XVIII în Serbia și Austro-Ungaria*, trad. par C. Constante, Bucarest 1934.

Cette traduction du remarquable ouvrage de M. Douchane J. Popovitch, *O Tzintzarina,* présente un des chapitres les plus attachants du sort, plein de vicissitudes, de la population roumaine des Balcans.

Des considérations générales préparent l'exposition du rôle que les Roumains ont joué dans la formation des nouveaux centres urbains parmi les Serbes. Țințari, „tsintsare", le sobriquet que leur donnent les Serbes, n'a rien à faire avec la façon dont ils auraient prononcé le mot *cinci* (cinq); il aurait fallu pour cela que leurs voisins eussent eu des scrupules en fait de prononciation du roumain; de même, si les Grecs les appellent Koutzovlaques, ce qu'on traduit par „Valaques boiteux", ce n'est pas à cause de leur façon „boiteuse" de gravir la montagne: Tsintsares et Koutzovalaques sont des surnoms donnés par les agriculteurs à ces pâtres: Tsints, Koutz, de même que dans les Carpathes on les affuble des épithètes de Moc (dans Mocans), Moț,

Huț (dans la dénomination des Houtsoules). L'auteur distingue, en tenant compte du lieu d'origine, si les marchands „grecs" de la péninsule appartiennent de fait à la race hellénique ou à celle roumaine. Les considérations d'histoire générale autour de la question sont moins sûres. Les renseignements sur les libraires de Vienne Markidès Poulliou (Puliu [1]) et sur le capitaine Yorgaki ou Iordachi, un des chefs de la révolution grecque dans les Principautés roumaines (pp. 18-19), sont plutôt maigres. M. Popovitch reconnaît aussi le caractère roumain de Marc Botzaris et de Giavela, protagonistes de ce même mouvement dans les Balcans (p. 19). Il admet que à Trikala, à Sérès, à Thèbes, à Salonique la population est „pour la plupart d'origine roumaine", venant de Bitolia, de Krouchévo et de Vlachoklissoura (p. 19). Est relevé aussi le fait que les Roumains passaient parfois sous le nom d'Albanais (Goga=Guègue; p. 20), de Serbes, de Bulgares. En Serbie, le vieux Miloch ordonnait que „chacun aime sa nation, et en garde le nom" (1827) (p. 21). Des dizaines d'années plus tard, lorsqu'on demanda à l'homme politique serbe Laza Patchou, d'origine roumaine, de serbiser son nom, il répondit „que son nom ne constituera pas un empêchement, de même qu'il ne l'a pas été pour ses ancêtres d'au-delà de la Save et du Danube, pour devenir de bons Serbes" (p. 22) [2]. Chez les Serbes sont relevées les familles roumaines, reconnaissables par leurs noms même: Doursou, Pouliou, Nacou, Baracou, Dala, Coutoula, Coïchor (p. 26).

Un peu de vague pour l'époque de l'établissement des Roumains en Serbie (p. 26 et suiv.): j'admettrais l'attrait exercé par les privilèges autrichiens à partir de la paix de Pojarévatch. Mais l'auteur attribue surtout de l'importance à la destruction de ce grand centre roumain en terre albanaise, Moschopolis (p. 28) [3]. Les principaux établissements furent à Semlin et à Novisad, sous les

---

[1] La famille se fit appeler plus tard Popovitch (p. 21).

[2] Sur les confusions ethniques entre chrétiens, les cas du patriarche serbe Tchrnoïévitch; qui s'intitulait „comte d'Albanie", du métropolite de Belgrade Agathange, qui reconnaissait être un Bulgare d'Andrinople *ibid.* Tel écrivain serbe consacre ses vers aux „larmes de la Bulgarie" (p. 23). M. Popovitch n'oublie pas le cas du „Serbo-arbanito-bulgaro-vlaque", bien connu, du XV-e siècle (p. 24).

[3] Les kiridchis, dont le nom offre des difficultés à M. Popovitch (p. 28, note 2), sont des conducteurs de caravanes.

Autrichiens [1]. La petite place de Blatza en devint une „Moschopolis en miniature" (p. 31). Parmi les immigrés il y en avait qui venaient aussi de Siatista, Siacista, ville souvent mentionnée dans les annales de ce groupe national, et de Kojani, de Klissoura, de Gopech (p. 31) [2].

Les statistiques, nombreuses et précises, sont d'une grande valeur. L'auteur cherche à fixer aussi la proportion numérique (p. 33 et suiv.): elle s'élèverait vers 1770 à 5-6.000 hommes (p. 36). J'admettrais difficilement une influence sur l'augmentation des fuyards des pillages exercés à la fin du XVIII-e siècle par les kirdchalis turcs ou de l'échec de la grande révolution préparée en 1821 par l'Hétairie (p. 35) [3].

Des notes sur l'aspect physique et les qualités ou défauts de tempérament suivent (p. 39 et suiv.). Ces derniers concernent, bien entendu, les marchands, la façon d'être des pâtres et des artisans, des intellectuels étant tout autre [4]. Les renseignements sur la diaspora sont surtout intéressants: les Roumains du Pinde émigrant jusqu'en Syrie, en Égypte et à Van d'Arménie (p. 62). On connaissait leurs établissements dans l'Occident européen et en Amérique septentrionale. On savait aussi qu'ils détiennent les auberges („de Smédérévo à Constantinople"; p. 63). Seule la Serbie occidentale et la Bosnie-Herzégovine leur restaient fermées *(ibid.)*. Sur des familles largement dispersées, p. 64.

M. Popovitch reprend la série historique pour donner la chronologie des colonies de Roumains du Sud en terre serbe (p. 65 et suiv.). Mais sur les compagnies de commerce qui les comprenaient il y aurait eu bien autre chose à dire: nous avons publié, dans nos *Studii şi documente*, XII, et dans la publication récente consacrée au groupe de Braşov en Transylvanie quelques centaines de documents à partir de la fin du XVI-e siècle. Dans nos „Notes polonaises" *(Memoriile Academiei Romîne)*, nous avons traité de la colonie de Poznan (Posen). Il ne faut pas oublier non plus les matériaux donnés dans le Νέος Ἑλληνομνήμων

---

[1] Sur Capmar, mentionné à cette époque, voy. dans notre *Revista Istorică*, 1932, p. 352.

[2] „Torna", à la page 32, c'est la Tyrnavon, la Trnovo de Thessalie.

[3] Le Kapri de Belgrade dont parle Vladan Guéorguévitch doit avoir été un Arménien (voy. p. 39, note 4).

[4] Parmi les étoffes: „alaguias" (p. 58) c'est l'aladcha, étoffe syrienne (cham-aladcha), „silic" *(ibid.)* c'est le *şlic*, l'*işlic* roumain.

de Sp. Lampros. Les quelques précisions d'un Acsády dans son étude sur l'époque après la sanction pragmatique (1896)[1], d'un Barotti[2], d'un Hodinka[3] paraissent, d'après les citations de M. Popovitch, bien pauvres ou d'un caractère local. Il est faux que pour être reconnus ces marchands ont dû attendre l'époque de la ruine de Moschopolis (p. 77).

Sur le commerce ambulant, trois pages; un peu plus sur la législation de défense le concernant. Le chapitre sur les rapports généraux de commerce est plus ample, avec beaucoup de détails personnels (aussi d'après différentes statistiques autrichiennes)· Emprunts faits aux pachas de Belgrade, p. 105. Sur le commerce dans cette ville il fallait recourir à notre mémoire publié par l'Académie Roumaine sur la participation des Roumains au XVII-e siècle. Des détails sur les cautions, les procès, etc., p. 109 et suiv. Très peu sur les orfèvres, les médecins, les constructeurs „gogues", p. 116 et suiv. Les renseignements sur la participation à la vie intellectuelle (p. 123) sont nouveaux (surtout l'anthologie concernant la littérature grecque de Jean Ét. Popovitch, publiée à Vrsac-Vârșeț). Sur la situation de l'Église à l'égard de ces adventices, p. 139 et suiv. (aussi pour les écoles). Quelques pages finales sur la dénationalisation. L'auteur admet que les Roumains ont créé en pays serbe la vie économique et que la classe dirigeante des Serbes a en grande partie leur sang; les institutions scolaires leur sont dues très souvent.

L'information est surtout autrichienne et hongroise; tout renvoi à un livre roumain manque.

* * *

Ion Nestor, *Der Stand der Vorgeschichtsforschung in Rumänien*, extrait du 22-e rapport de la Commission romano-germanique, 1933 (Berlin 1933).

M. J. Nestor donne dans une forme d'une précision allant jusqu'aux derniers détails un compte-rendu, admirablement illustré,

---

[1] *Magyarország népessége a pragmatica sanctio korában 1720.*

[2] *Adattár Délmagyarország XIII századi történetéhez*, I. Il y est question de mesures administratives dans le Banat.

[3] *A tokaji görög kereskedök társulati kiváltságanak a ligye 1725-1772*: colonie de Tokaj; simple conférence. L'auteur a employé aussi les *Zinzaren* du voyageur autrichien Kanitz.

de 181 pages, sur l'état des recherches concernant la préhistoire en Roumanie. La riche matière est distribuée par chapitres et par époques. Une attention spéciale est consacrée aux grottes et à leur contenu. Des dessins demi-naturalistes, demi-stylisés dans le district de Gorj (pp. 29-30): plusieurs représentations de l'homme sans les attributs génésiques habituels en Occident. L'auteur admet que la station de Cucuteni est imprégnée d'asiatisme et en reconnaît la raison dans l'attraction des mines des régions carpatho-danubiennes (p. 41). Il croit pouvoir parler de l'Élam, de Suse, du Turkestan (p. 44). Des rapports sont constatés avec la Thessalie (p. 47). Les idoles de Gumelniţa, planches 6, 9.

L'auteur ne considère pas les *Getica* de Pârvan comme un „manuel de la préhistoire en Roumanie" (p. 105), tout en reconnaissant „la haute valeur de la réalisation, la génialité de ses intuitions, le caractère strictement scientifique de sa méthode" (p. 105, note 423). Il objecte que le savant roumain a trop marché sur les traces de Reinecke, sans observer les changements d'opinion de celui-ci. Il lui semble que ses généralisations sont parfois, étant donné l'état de l'information, prématurées: des contradictions pourraient être relevées dans l'exposé de cette matière si délicate.

* *

Colonel Lamouche, *Histoire de la Turquie, préface de M. René Pinon,* Paris, Payot (1934).

M. Lamouche, dont on connaît le livre sur la Bulgarie moderne et les souvenirs contenus dans son volume *Quinze années d'histoire balcanique*, donne dans ce gros ouvrage une présentation précise et agréable de l'Histoire de l'Empire Ottoman qu'il intitule, peut-être pour plaire aux maîtres d'aujourd'hui: „Turquie", ce qui aurait été considéré il y a une vingtaine d'années comme un manque d'égards.

Il commence, d'après les programmes actuels dans un pays si fondamentalement transformé, par l'énumération des tribus ouralo-altaïques, des Huns aux Petchénègues et, oubliant les Coumans, aux Nogaïs tatars. Les exploits de pirates des gens d'Omar, émir de Smyrne, ne sont pas oubliés, Hammer étant la

source de l'information[1]. Il servira aussi plus loin. Notre Histoire de l'Empire Ottoman a été cependant aussi consultée. Pour les pays roumains est utilisé surtout Xénopol.

La conquête de Constantinople est largement racontée d'après l'étude de Schlumberger. Il y a un chapitre sur les relations de Soliman-le-Magnifique avec la France (mais la convention de commerce, copiée sur des privilèges catalans ou italiens, figure encore comme un traité politique, bien que sa forme commerciale soit reconnue; p. 110). Les successeurs de Soliman sont, un peu vite dépêchés pour arriver à la régénération par les Keuprili (ou Keuprulu) et aux succès des Impériaux autrichiens en Hongrie.

Le chapitre IX examine „l'avance de la Russie". Après quoi l'auteur revient aux rapports franco-ottomans (d'après Vandal et M. Charles-Roux; un très bon chapitre). Il y a de la nouveauté dans l'interprétation lorsque M. Lamouche donne le tableau de l'Empire à la fin du XVIII-e siècle: on y trouve aussi de l'information personnelle, à côté du recours à d'Ohsson, Arménien au service de la Suède. Il y a ensuite des pages d'exposition rapide sur les premiers essais de réforme sous Sélim III.

La partie concernant l'époque ancienne, la plus importante, est presque moins étendue que celle qui présente la décadence, et on voit bien que ce parfait connaisseur de l'Empire en décadence, à la merci des Européens, cet ancien officier de gendarmerie sous Abdoul-Hamid a hâte d'arriver à l'époque qu'il connaît si bien de sa propre expérience pendant des années.

Cette seconde division commence par ce que l'auteur appelle „les insurrections nationales", croyant pouvoir débuter par l'action, d'un caractère plutôt local, et profondément national — du reste comme celle de Méhémed-Ali et, plus près, de Mahmoud Bouchatlia, d'Ali-Pacha d'Ianina. Les mouvements serbes et grecs (pour celui-ci un chapitre spécial) ne viennent qu'ensuite. La suppression des janissaires est présentée avec une citation, du reste intéressante, de Théophile Gautier.

---

[1] Page 24, les Gagouzes ne sont pas des Turcs d'origine, mais bien les anciens Grecs du rivage, turquisés, mais restés chrétiens. Page 26: Ougliécha, pas Ougliech. Lazare n'a pas été roi, pp. 26-7. Le prince de Valachie Mircea ne fut jamais, malgré l'assertion de Xénopol, envoyé à Brousse (p. 31). Il n'y eut pas des vaisseaux de Rhodes sur le Danube après Nicopolis (p. 32).

Au chapitre XVI la guerre de Crimée, avec la même analyse étendue des conventions et des traités, en première ligne. Les réformes d'Abdoul-Aziz forment le chapitre XVII. Dans celui qui concerne Abdoul-Hamid la guerre de 1877-1878 ne prend pas la place la plus large.

Dans l'exposition de l'oeuvre des Jeunes Turcs, est critiqué le manque de sens pour l'utilité de la vraie collaboration des chrétiens (pp. 336-337); mais était-elle possible? Il me semble que ces prétendus nationalistes (cf. p. 339) étaient plutôt des libéraux de formule, à la façon de l'Occident.

Pour la guerre balcanique, M. Lamouche attribue aux Bulgares le mérite de la prise d'Andrinople (p. 352). L'intervention de la Roumanie dans la nouvelle guerre, contre les alliés chrétiens, n'était pas „sans aucun motif légitime" (p. 354): on ne pouvait pas admettre l'établissement d'une dure hégémonie bulgare, comme celle qu'essayait le coup de surprise du général Savov (les Bulgares n'auraient eu que „la maladresse de prendre l'initiative"; p. 354).

Aux pages 360-361, explication des motifs pour lesquels, dans la grande guerre, la Turquie se décida pour les Centraux (appréhension à l'égard de la Russie, antagonisme envers les Puissances qui maintenaient les capitulations). Condamnation de la politique turque concernant les Arméniens, p. 365. L'auteur a pris part aux opérations des Dardanelles (p. 368).

* * *

Coriolan Petranu, *Bisericile de lemn ale Romînilor ardeleni, Die Holzkirchen der Siebenbürger Rumänen*, Sibiiu 1934.

Cet opuscule contient surtout les appréciations de différents savants sur la révélation par l'auteur de toute une longue série d'églises en bois, de la Transylvanie et du voisinage. Les reproductions sont intéressantes.

* * *

Svétozar Radoïtchitch, **Портрєти српских владара ꙋ срєдньєм вєкꙋ**, Skoplié 1934.

Dans ce travail tout plein de petits détails d'une parfaite précision, M. Svétozar Radoïtchitch présente les quelques portraits connus des souverains serbes du moyen-âge, de Némania à

Miloutine et à Ouroch, fils d'Étienne Douchane. Un résumé français, trop bref, finit l'ouvrage, qui donne aussi une très riche bibliographie. Des reproductions en noir et en couleurs. Le jeune auteur promet de donner ensuite une iconographie générale pour les pays serbes.

Comme éléments de différenciation à l'égard d'autres portraits dans le Sud-Est européen, l'habitude de placer les portraits dans des groupes au-dessus des tombeaux (chez les Roumains sur la partie intérieure du mur d'entrée). Comme conclusion artistique, un style différent des autres fresques. A la fin, influence de l'école cretoise.

* * *

Vlad. R. Petković, *La peinture serbe du moyen-âge*, Belgrade 1934 (seconde partie; formant la septième ouvrage des „Monuments serbes", publiés par le „Musée d'histoire de l'art").

Cette splendide publication commence par un catalogue descriptif, d'une rédaction brève et précise. Les nombreuses planches qui suivent sont de toute beauté et représentent une des contributions les plus importantes pour l'histoire de l'art serbe. Certaines de ces fresques, totalement inconnues jusqu'ici, sont d'une grande beauté. Ainsi les myrrhophores de Miléchévo (pl. 7), la présentation de Jésus, du même couvent, (pl. 11), le vieillard de la Dormition du no. 15 (forte influence occidentale), les trois femmes qui pleurent (Jitcha) (pl. 41). Des scènes originales distinguent la peinture de Liplian. Remarquables les parents d'Anne dans la pl. 14. Un très beau portrait d'Étienne Douchane, à Ochrida, ceux de Voucachine et d'Hélène, à Marcov (pl. 165), celui de Lazare à Ravanitza (pl. 189), celui du despote Étienne, à Koporine (pl. 187). A signaler encore: la plainte pour Abel, à Detchani (pl. 132), son ensevelissement (pl. 141), l'Ephrem de Pavlitza (pl. 197), la Vierge, si impressionnante, de Dobroun (pl. 179).

* * *

Die deutsche Kunst in Siebenbürgen, im Auftrage der Deutschen Akademie herausgegeben von Victor Roth, bearbeitet von C. Theodor Müller, Alexander Freiherr v. Reitzenstein, Heinz v. Rosemann, mit einem Geleitwort von Wilhelm Pinder, Berlin 1934.

Il semble que ce livre n'est pas l'oeuvre personnelle de M. Victor Roth, qui s'est occupé pendant de si longues années de

l'art saxon en Transylvanie et auquel maintenant on a fait seulement l'honneur de lui laisser „éditer" une étude d'ensemble. M. Pinder, dans sa préface, où il est dit que la bataille de Mohács, en 1526, a interrompu seule la continuité avec les pays allemands du Centre et de l'Occident de l'Europe, comme si jusque là une pareille continuité, dans tous les domaines, eût existé, dit, du reste, clairement que M. Rosemann a écrit la partie concernant l'architecture et les deux autres celles sur la peinture et la sculpture. C'est ce qui explique les erreurs historiques. Le pasteur Roth n'aurait pas dit que „la catastrophe de l'Empire romain a abandonné le Balcan aux masses de peuplades qui se poussèrent, venant de l'Est, vers l'Europe Centrale" (p. 3). Il n'aurait pas attribué au duc Geysa le baptême de St. Étienne *(ibid.)*. Il n'aurait pas placé les Szekler à l'Est de la Transylvanie dès „la fin du IX-e siècle" et il n'aurait pas pensé que ceux-ci pouvaient y être à cette époque en se détachant de l'invasion de la masse magyáre *(ibid.)*. Il n'aurait pas découvert des villes d'origine romaine, malgré le changement de population, et parmi elles l'indéchiffrable „Mieresch-Neustadt". Il n'aurait pas montré, du côté de Făgăraş, seulement quelques „pâtres roumains qui se seraient élevés jusqu'à la fondation de villages". Il n'aurait pas expliqué l'entrée des Magyars en Transylvanie par la continuation de la résistance contre les Coumans *(ibid.)*. Il n'aurait pas créé un „Ladislas-le-Grand". Il n'aurait pas accepté l'idée d'un Diculescu que déjà dans cette région il y avait eu le royaume des Gépides, maîtres de toute la Dacie. Il n'aurait pas attribué à toutes les régions germaniques l'origine des envahisseurs „flandrenses" (pp. 4-5). Il n'aurait pas affirmé le caractère urbain dès le début des colons allemands (p. 5; du reste, cf. p. 8). Peut-être n'aurait-il pas répété la fable du *desertum* (p. 6) et n'aurait-il pas accepté l'absurde théorie magyare du *gyepü*, „ein natürliches Hindernis gegen die Einfälle der heidnischen Nachbarvölker" (p. 6). Il n'aurait pas vu les Chevaliers Teutons s'avancer „dans la plaine valaque". Il n'aurait pas imaginé des attaques tatares en Transylvanie pour les années 1285 et 1345 (p. 7).

Des explications bibliographiques sont données aux pages 162-163 (lire: Diculescu et Szekfü).

Les chapitres suivants contiennent moins d'erreurs, inconscientes ou tendencieuses au point de vue national. Au point de vue

technique, ils sont cependant irréprochables et ils donnent beaucoup à apprendre (mais où est la preuve d'une „dynastische Herrschaft" des Angevins sur la Valachie et la Moldavie?; p. 23).

Une liste très complète et largement descriptive des objets forme une autre section de cet important ouvrage.

Les reproductions artistiques sont de toute beauté. On a eu l'amabilité de traduire les noms de localité en roumain et de donner une plus large description des pièces dans cette même langue (du reste en hongrois aussi).

* * *

Dr. Matthias Friedwagner, *Über die Sprache und Heimat der Rumänen in ihrer Frühzeit* (extrait de la „Zeitschrift für romanische Philologie", LIV), Halle (Saale), 1934.

On ne peut pas être mieux documenté que M. Friedwagner, et son impartialité est parfaite. Cette longue étude de presque cent pages est cependant plutôt une présentation des opinions les plus différentes. L'auteur, ancien professeur à l'Université de Cernăuţi, et un parfait connaisseur de la langue, de la littérature, de l'art populaire des Roumains, s'arrête avec une estime que nous ne pouvons pas partager aussi sur les affirmations brutales d'un Philippide et sur le pamphlet d'un Moutaftchiev. Il penche pour l'abandon de la Dacie par les colons, pour la formation de la langue dans la péninsule balcanique et pour une réimmigration. On arrivera toujours à ces résultats si on ne tient compte ni des conditions normales de la vie humaine, ni des constatations sociologiques et on se borne aux témoignages formels des historiens, en dehors de cette atmosphère d'une époque, sans laquelle on risque de ne rien comprendre. L'accoutumance avec ces ambiances devrait être un des éléments d'initiation pour tout philologue. Beaucoup de questions que l'érudition a embrouillées jusqu'au point de faire le désespoir des lecteurs peu exercés en deviendraient claires. Rien qu'en posant la question de la transhumance, qui ne pouvait pas être transportée des Carpathes aux Balcans, on serait réduit à ne plus parler d'un exode de bergers; un coup d'oeil sur les conditions dans lesquelles pour d'autres régions romaines a été exécutée l'ainsi-dite évacuation suffisait pour se rendre compte que nulle part elle n'a pu être totale. Je reviendrai sur ce problème dans un ouvrage, de prochaine apparition, sur les Roumains dans l'histoire universelle.

* * *

Jean Grubea, *Cronica anonimă a României și Moreii, Un document de viață francesă în Orient în sec. XII* (Bucarest 1931).

M. Grubea donne une analyse minutieuse du contenu de la „Chronique de Morée“, dont il ne connaît pas l'édition du texte français par M. Longnon. Aucun fait important n'est négligé, et des notes abondantes et minutieuses renvoient sans cesse à d'autres sources.

La matière est distribuée d'après les chapitres mêmes de cette vie, si originale, de la „Nouvelle France“. Il y a même quelques pages sur les personnalités dirigeantes et caractéristiques.

Sous tous les points de vue, cette thèse de doctorat à l'Université de Bucarest mérite d'être consultée.

* * *

Ferdinand Schewil-Wesley M. Gewehr, *The history of the Balkans from the earliest times to the present day*, New-York [1933].

Cette nouvelle édition d'un ouvrage paru en 1922 présente une exposition historique qui s'étend sur plus de six cents pages, commençant par des chapitres sur la géographie, sur l'époque grecque, la conquête romaine, la période byzantine (plus de cent pages). Le but déclaré dans la préface étant de faire comprendre l'état de choses actuel par la présentation de ce „background“, on s'arrêtera très peu sur ces trois périodes. Malgré la différence géographique, la Roumanie et la partie occidentale de la Yougoslavie entrent dans ce plan. L'auteur croit que les Macédoniens, de fait des Illyres, appartiennent à la race, voisine, des Thraces (p. 27). L'abandon de la Dacie, avec la „pusilanimité“ des Romains, est présentée à l'ancienne façon (p. 38). De même la politique de conquêtes de Justinien (p. 50 et suiv.), la prétendue retraite de la population romane dans les montagnes (pp. 72-73). Le rôle des Magyars comme élément séparateur entre les Slaves de l'Est et ceux de l'Europe Centrale est bien marqué (p. 102). Le caractère roumain de la classe guerrière de l'empire des Assénides est reconnu (pp. 148-149). Dans un excursus sur Raguse, les auteurs observent que la cité de St. Blaise a donné au vocabulaire maritime anglais le terme d'„argosy“ pour les bateaux venant en Angleterre du Levant (p 169, note).

La partie consacrée à la domination ottomane est de mêmes proportions que celle accordée aux „Romains“ de Byzance. On

ne souscrirait pas facilement à l'opinion que le vieil Osman gouvernait aussi des éléments qui n'appartenaient pas à la race turque (pp. 177-178). L'auteur parle de „sang caucasien“ et de „mentalité caucasienne“ (pp. 178-179). Mais il est parmi ceux qui soulignent l'adoption par ces guerriers des idées byzantines *(ibid.)*. Définir la politique d'Orkhan me paraît un peu risqué (pp. 180-183). Ce n'est pas lui qui demanda le pied-à-terre près de Gallipolis: les Byzantins avaient eux-mêmes besoin de ce camp permanent de mercenaires (p. 183). Lazare n'eut à Kossovo, ni le prince de Valachie (il s'agit de la Valachie thessalienne), ni les Albanais (pp. 187-205). Jean Hunyadi n'est pas seulement „partly“ d'origine roumaine (p. 193). Ici encore le sens de l'entente entre Soliman le Magnifique et François I-er est exagéré (p. 223). Le récit s'arrête au commencement du XIX-e siècle.

Tout ce qui suit concerne la „libération“ des pays chrétiens, terme qu'il ne faut pas employer pour les Roumains, qui n'ont été ni conquis, ni occupés. Il est question avec raison de „l'alliance non écrite entre le Sultan et le patriarche de Constantinople“ (p. 302), aussi de l'alliance politique turco-grecque (p. 304 ; voy notre récent ouvrage *Byzance après Byzance)*. Chaque „libération“ nationale est traité dans un chapitre séparé. Une excellente méthode, pour les Serbes, est celle qui examine d'abord l'état des différentes provinces de la race. Le caractère de la révolte de Carageorges, ennemi des abus, mais fidèle du Tzar ottoman, est parfaitement compris. Les pages sur ce qui précéda la révolution grecque de 1821 sont aussi excellentes. Dans le chapitre concernant les Roumains il y a une profonde méconnaissance de leur ancienne vie culturale, ce qui amène des conclusions aussi dures que peu justifiées (p. 367 et suiv.).

La partie sur laquelle les auteurs s'arrêtent avec plus d'attention, et de compétence aussi, est celle qui précède et comprend la Grande Guerre. Le fond mondial de la question balcanique vers 1914 est présenté largement et avec le sens précis des rapports entre les Puissances et de leurs motifs.

Un coup d'oeil sur l'état de choses dans les différentes parties de ce que les auteurs appellent la „Balkania“ finit un ouvrage qui, généralement bien informé, a aussi l'avantage d'une bonne distribution et d'une parfaite clarté. Les auteurs ont rassemblé une information abondante, mais pas toujours sûre. Ainsi, pour la

Roumanie, ils croient que le parti „paysan“ est composé de paysans, que celui qui écrit ces lignes a été le précepteur du roi Carol, qu'il a falsifié les élections et qu'il a dû partir sous la pression de l'indignation publique (p. 523). Ces appréciations font sourire quiconque est au courant des réalités.

* * *

Arthur May Hide, *A diplomatic history ot Bulgaria, 1870-1886,* University of Illinois, Urbana („University of Illinois studies in the social sciences“, XV) [1928].

Basé sur les révélations de Corti, le secrétaire d'Alexandre de Battenberg, sur la correspondance russe analysée par Troubetzkoï dans la *Revue d'histoire diplomatique,* XXI, sur les notes de Queille, sur les observations du missionnaire américain Cyrus Hamlin *(Among the Turks)* et celles des Anglais St. Clair et Brophy *(Residence in Bulgaria)* et d'un autre Américain, H. O. Dwight *(Turkish Life in war time)* (aussi Washburn, *Fifty years in Constantinople)* et, naturellement, sur les renseignements donnés par Jireček, qui, comme on le sait, a été, pendant des années de labeur fécond, chargé d'organiser l'enseignement élémentaire en Bulgarie, ainsi que sur le livre du M. Alois Hajek sur la Bulgarie turque, plus l'histoire de la Bulgarie en allemand par M. Stanev [1], l'ouvrage de M. Arthur May Heyde, de plus de 170 pages, est une contribution importante à la connaissance des vicissitudes du Sud-Est européen pendant la dernière phase.

L'exposition commence, ainsi que dit le titre, avec la création du patriarcat slave dans les Balcans sous la forme bulgare, imposée par la diplomatie russe. Il faut observer, p. 11, que jamais le patriarche oecuménique n'a eu et ne pouvait avoir siège au „Divan“ des maitres ottomans; la critique du clergé grec à l'époque turque est sans doute trop sévère et les consuls, anglais d'environ 1860, sur les rapports desquels s'appuie ce jugement, exagéraient; il est faux que le grec eût été employé partout dans l'Église bulgare: dans cette revue même j'ai publié une lettre

---

[1] Sans compter les *Some revolutions and other Diplomatic Experiences* de sir Henry Elliot, la biographie de Gladstone par Morley, de Disraeli par Buckle et l'*Eastern Question* d'Argyll (aussi Chaunier, *La Bulgarie* et Pears, *Forty years in Constantinople).*

slave d'un Métropolite de Philippopolis à la fin du XVIII-e siècle; je ne sais pas si le grand lettré de ce siècle, Eugène Bulgaris, avait des Bulgares parmi ses ancêtres, et il ne peut pas être considéré comme un initiateur pour la littérature grecque; en dépit de l'assurance de M. Michev, dans son ouvrage de propagande, *The Bulgarians in the past,* Botzaris n'était pas Bulgare, mais vlaque. L'auteur ignore tout ce qui a été fait en Valachie, avant et après un Bérovitch (le docteur Véron) pour le réveil de la littérature bulgare, et le nom de Sophronius de Vratza n'est pas mentionné pour cette phase de préparation. A la page 14 il faut lire Mamartchov au lieu de Marmartchov *(ibid.),* puis Leskovatz pour „Leskovas" (voy. aussi, p. 29, „Krastovitch" pour Krstovitch; p. 37: „Fadieff" pour Fadaïev; p. 41: „Lubin" pour Ljuben). A la page 15, note, il fallait donner le nom de Blanqui, qui écrivit un livre bien connu sur la Bulgarie.

Suit un chapitre sur les agitations panslavistes à la même époque, telles qu'elles se manifestent dans la forme programmatique de la „Question d'Orient" de Fadaïev. Sont employées aussi les révélations de G. Giacometti, dans son ouvrage *Russia's Work in Turkey* et de l'ainsi-dit Bugistre Belleysan *(Intrigues moscovites)* et les mémoires de Zacharie Stoïanev (*Pages from the autobiography of a Bulgarian Insurgent,* Londres 1913; aussi Gallenga, *Two years of the Eastern Question*; l'utilisation de nombreux articles rend cette partie très précieuse.

On passe ainsi à la guerre de délivrance, avec tout ce qui l'a précédée comme négociations, espérances et désillusions: ce chapitre n'a, bien entendu, rien à faire avec „l'histoire diplomatique de la Bulgarie"; il est une contribution de premier ordre à l'activité diplomatique européenne pour la Bulgarie (n'est pas clair ce que l'auteur veut dire, après avoir mentionné l'entente austro-russe de Reichstadt par „le traité de Bucarest"; p. 63[1]; pour une entente de l'Autriche-Hongrie avec l'Angleterre est cité l'article de M. Max Hoschiller, dans la *Revue de Paris,* juillet-août 1915. On apprend que, dans le conflit d'opinions en Angleterre, le duc d'Édimbourg, qui avait épousé Marie, fille du Tzar Alexandre II, était pour une attitude amicale envers la Russie envahissante (p. 73). De précieux détails sur les sympathies allemandes dans le même sens, d'après des rapports con-

[1] Cf. aussi p. 71, d'après Landemont, *L'elan d'un peuple,* pp. 17-18.

tenus dans le second volume de la *Grosse Politik*, aux pages 73-74. D s Bulgares turcophiles au moment où les armées russes avançaient, p. 76). Pour le traité de Berlin l'auteur a eu recours aussi aux observations d'Adolphe d'Avril, dans son ouvrage, *Négociations relatives au traité de Berlin.*

Le chapitre suivant traite des premières années de la Bulgarie libre, sous tous les rapports. L'auteur signale les mentions dans l'ouvrage de Corti (p. 56) du projet de faire de Charles I-er de Roumanie un prince de Bulgarie aussi, et le monarque roumain se déclarait prêt à accepter cette nouvelle situation si son ami Alexandre de Battenberg se retirerait. D'après Baddeley, dans son livre *Russia in the eight'es,* p. 407, la parente d'Alexandre, la Tzarine, l'aurait traité d'„imbécile" au moment ou Alexandre II hésitait à accepter ce candidat au trône bulgare (voy. p. 97, note 20). Sur son compte aussi les opinions de lord Carnarvon, dans sa biographie par Hardrige, de Chas. Roy, dans ses *Souvenirs politiques*, de von Huhn, dans son ouvrage sur la „guerre des Bulgares" (p. 98, note 2?), de Wolff, dans ses „Souvenirs" (p. 99, note 26), de A. Koch, *Fürst Alexander,* de Bath, *Bulgarian affairs,* de Hans Klaeber, *Fürst Alexander von Battenberg*, d'un anonyme, *Causes occultes de la question bulgare*, de Sobolev, *Der erste Fürst von Bulgarien*, de Serkis, *La Roumélie Orientale et la Bulgarie actuelle*, de von Mach, *Elf Jahre Balkan*, de Fillion, *Entre Slaves*[1] — jamais jusqu'ici on n'avait employé une si riche bibliographie.

Le dernier chapitre présente l'union des deux Bulgaries (aussi d'après l'ouvrage anonyme, *Révolution de Philippopolis).* L'auteur croit que l'attaque de Milan contre la Bulgarie n'a pas été influencée par l'Autriche-Hongrie (p. 153): il risque d'ètre seul de cette opinion.

Cette thèse de doctorat est le livre le mieux informé qui eût paru sur la Bulgarie, et il serait à désirer que l'auteur, professeur à l'Union College d'Urbana, Illinois, abandonnant le vain qualificatif de „diplomatique", lui donne une continuation après la date où il s'arrête: 1885.

* * *

[1] La bibliographie a la fin du volume ajoute: Barkley (H. C.), *Bulgaria before the war* (Londres 1877), Beaman, *Twenty years in the Near East* (Londres 1898) et *Stambuloff* (Londres 1895), Samuelson, *Bulgaria past and present,* et beaucoup d'autres.

Wesley M. Gewehr, *The rise of nationalism in the Balkans*, New-York [1931].

M. Wesley M. Gewehr, le collaborateur de M. Schevill, donne, dans cet opuscule d'un peu plus de cent pages, un bref exposé de l'histoire plus récente, de collaboration nationale, du Sud-Est européen, dans lequel il englobe, tout en faisant ses réserves, la Roumanie aussi.

Après une préface de géographie et d'ethnographie, l'auteur présente l'état de l'Empire ottoman au commencement du XIX-e siècle (y eut-il vraiement sous les Turcs la liberté de se réunir, entre Grecs, à Tripolitza?; p. 14). Suit l'histoire, naturellement réduite aux lignes principales, des soulèvements nationaux (l'Hétairie amicale" avait comme but déclaré d'entretenir des étudiants grecs à l'étranger; cf. p. 23). On apprend que l'État américain de Michigan a une localité du nom d'Ypsilanti; p. 25, note. Des Américains au service de la révolution grecque, d'après un article de M. E. M. Earle, dans l'*American historical review*, XXXIII, pp. 44-63. Les *Letters and Journals* de Samuel Gridley Howe ont été publiés par sa fille en 1906. Pour la Roumanie, l'époque phanariote commence un peu avant 1711; cf. p. 30. Les paysans roumains étaient en grande partie sans terre vers 1830, mais le vrai servage n'avait jamais existé dans les Principautés, et dès le XVIII-e siècle leur complète liberté avait été solennellement proclamée; cf. p. 31. Pour les Bulgares est oubliée l'oeuvre de préparation culturale et révolutionnaire au Nord du Danube, à Brăila et à Bucarest. Les sympathies du roi de Grèce Othon pour les Autrichiens pendant la guerre d'Italie en 1859 sont signalées comme une des causes de sa chute; p. 56. L'auteur admire, pour la nouvelle Roumanie, le „political genius" de M. Maniu et s'imagine que les élections que j'ai présidées en 1931 se sont distinguées par des „unfair tactics and violence at the pole", rappelant le sistème des libéraux (p. 115 et note), ce qui est faux et injuste. Est employé aussi l'ouvrage de M. George Young, *Nationalism and war in the Near East*. La bibliographie, en notes ou à la fin, est riche (ont été oubliés les beaux travaux de M. Ancel; on se demandera ce que peut être la *Roumania* de 1924 par M. J. Buchan, dans les „Nations of today", qui „is a recasting and revision (?), of Iorga's Work and includes the World war"; p. 126). Aussi une table chronologique.

* * *

William Stearns Davis, *A short history of the Near East from the founding of Constantinople (330 A. D. to 1922) (sic),* New-York 1933.

Si M. Schevill croit devoir commencer son histoire de la „Balkania“ avec l'époque hellénique, dans la pensée de M. Stearns Davis la fondation de Constantinople, qui est une date pour l'histoire du monde et pour celle de l'Empire romain, mais pas pour le développement de la communauté du „Near East“, c'est-à-dire du Sud-Est européen, est le point de départ d'une exposition qui part des origines de Byzance pour arriver à nos jours. Il a cependant le sens exact des valeurs historiques, et il lui semble que la défense de Constantinople contre les Arabes dépasse comme importance la victoire bulgare moderne de Kirkilissé. Il donne aux Byzantins une bonne moitié de son exposé.

C'est un travail de vulgarisation agréable, s'appuyant pour l'époque nouvelle sur des ouvrages estimables comme ceux de Masson W. Tyler, *The European Power and the Near East*, et les souvenirs d'un historien si compétent que M. Lybyer, *Fifteen years of Turkish History, 1907 to 1920.* Nous ignorons complètement les histoires de l'Empire Ottoman, prisées par l'auteur, qui sont dues à „Creasy, Menzies, Davey et Lane Poole“. M. Stearns Davis déclare avoir consulté pour la période byzantine des sources comme Eusèbe et Zosime (p. VIII).

Avec les défauts de cette information, ce livre a cependant un horizon, une tendance à arriver aux explications, une note personnelle et une vivacité de forme qu'il faut reconnaître. L'auteur est un penseur et un écrivain, qualités rares dans l'érudition contemporaine. Les pages sur le rôle des Parthes et des Sassanides, sur Palmyre, plus ou moins déplacées, sont vraiement remarquables. Aussi les considérations sur le rôle de l'Orient et de l'Occident dans l'Église primitive. L'auteur reconnaît le caractère d'usurpateurs attribué par la Rome orientale à Charlemagne et à ses descendants (p. 11). De même le caractère nettement romain, pour deux ou trois siècles, de la fondation de Constantin (p. 13). Le manque d'esprit public dont parle M. Stearns Davis (pp. 15-16) à été largement suppléé par le „patriotisme“ orthodoxe. Il est certain que personne ne fut „choqué“ dans la Constantinople si „démocratique“ par l'impériale fortune de Théodora (cf.

p. 19). St. Marc de Venise n'est pas une copie de Ste Sophie (p. 20, note). Le sens des campagnes occidentales de Bélisaire est mal compris: Justinien ne pouvait pas se sentir diminué du fait qu'en Italie et en Afrique régnaient des rois barbares qui rendaient hommage — surtout Théodoric — à son droit impérial (cf. p. 23). L'enthousiaste appréciation accordée à l'oeuvre de Procope est un acte de justice de la part d'un historien aussi intelligent que l'auteur (p, 24 nota 6; mais il croit que l'écrivain byzantin a écrit aussi l'„Histoire Secrète"). Rome n'a pas été si abandonnée et si déserte qu'il est dit dans telle note (p. 24, note 7): on oublie qu'il y avait l'évêque. Certainement rien d'un „Louis XIV" d'ambition et de prestige n'existe dans Justinien, auquel les deux notions, si modernes, devaient être totalement inconnues (cf. p. 25). On ne s'expliquerait pas l'existence des Roumains si, au VI-e siècle, à cause des Slaves, les provinciaux parlant le latin avaient disparu (p. 27, note 1). L'essai d'expliquer l'indifférence d'Héraclius à l'égard de la conquête arabe est intéressant, mais on oublie ce que donna aux envahisseurs la désertion des habitants eux-mêmes (p. 33; mais cf. pp. 126-127). Le rôle des „empires" bulgares est tracé avec trop de hâte: il s'agit non pas d'une querelle héréditaire entre deux États nationaux, mais d'une tentative sans cesse répétée de donner au seul Empire légal une dynastie et une armée bulgares. Un excellent chapitre (VI) présente Constantinople vers l'an mille (avec un plan).

Très juste aussi l'observation que „l'histoire du moyen-âge imposée aux lecteurs anglo-américains", s'en tenant aux choses de l'Occident jusqu'à ses dernières minuties et futilités, néglige des événements aussi importants que la défaite de l'empereur Rhomanos Digénis par les Turcs à Mantzikert (p. 77). Je ne sais pas si l'excommunication prononcée par Pears et reprise par M. Stearns David contre les croisés „criminels" de 1204 ne doit pas être retirée; ce qui se passa en 1204 n'est qu'une nouvelle forme de l'avance continuelle, et bien explicable, du latinisme auquel les Comnènes eux-mêmes avaient si largement sacrifié.

Ce qui se passa à côté de Byzance forme seulement un appendice en petits caractères. Les trois pages sur les Roumains sont tout à fait justes (pp. 97-99). Dans la langue „beaucoup de termes latins sont conservés avec une plus grande pureté que dans les langages romains de l'Occident. En général, le roumain semble plus

attaché à l'ancien latin que toute autre langue vivante" (p. 99). Est reconnu aussi le caractère roumain qu'a eu, dès le début, la Transylvanie (*ibid.*). Seulement le „drastic process of Roumanizing the Magyar and German minorities" après 1918 n'est que l'écho d'une propagande malhonnête *(ibid.)*.

L'auteur croit devoir consacrer un chapitre spécial à l'Islam, ce qui est un pas à côté du sujet, lequel n'est pas cependant le Sud-Est européen seul, mais le vague „Near East". Un autre poursuivra l'oeuvre des califes. C'est cependant dans la conception de M. Stearns Davis une préface nécessaire à l'apparition des Turcs ottomans en Europe. Ces pages sont particulièrement claires et vivantes. L'auteur souligne ce qu'il y eut d'aryen dans la victoire des Abbassides de l'Iran contre les Sémites de Damas, les Ommeyades. De fait, le nouveau kalifat n'est que le retour à Babylone, dont Bagdad avait l'héritage. Toute la pompe de l'empire des „quatre coins du monde", cette pompe qui séduisit et domina Alexandre-le-Grand, devait ressusciter.

Mansour déjà „rejette les derniers vestiges de la simplicité bédouine qu'on avait permis de continuer à Damas" (p. 152). Il passe chez certains de ses sujets comme „une incarnation d'Allah lui-même" *(ibid.)*. Je ne sais pas comment l'ultranationalisme kémaliste traitera l'assertion, cependant parfaitement correspondant à la vérité, que „les Touraniens ont contribué à la civilisation moins que tout autre grande famille humaine sauf les nègres" (p. 167; mais comment peut-on affirmer que „les Chinois et les Japonais ont fait peut-être part de ce groupement ethnique?" ; *ibid.)*.

Pour les Ottomans, encore une fois la bizarre opinion qu'ils étaient des Grecs plutôt que de vrais Turcs (p. 184). La campagne de Smyrne, en 1344, n'a pas été déterminée par l'expansion d'Ourkhan, fils d'Osman, dont le rôle est de beaucoup exagéré, mais par les exploits de piraterie du maître même de Smyrne, Oumour, l'émir d'Aïdin (p. 189); du reste l'auteur finit par s'en apercevoir. Le mariage de la fille de Jean VI Cantacuzène avec Ourkhan n'a rien à faire avec la „honte" du harem: c'était une vraie union dans le sens chrétien (cf. p. 190). Je ne sais pas où l'auteur a-t-il pu trouver la „désertion lâche" des Valaques du prince Mircea à la bataille de Nicopolis (p. 198). Beaucoup de vérité sur le caractère et les suites de la domination turque en

Hongrie (p. 225, note 2). Le chapitre XXI sur l'organisation de la Byzance ottomane sous Soliman repose sur le livre de M. Lybyer.

A partir du chapitre XXVI seulement il est question des délivrances balcaniques. Le récit, bref, est généralement exact. A la page 297, note 7, des renseignements sur les philhellènes américains, un Samuel Gridley Howe, un Fitz-Greene Halleck. A la page 342 la bizarre forme de pluriel en „roumain" : „Romanuls", au lieu de *Români*. La „moralité" de l'intervention de la Roumanie contre la Bulgarie en 1913 est critiquée par l'auteur, mais aurait-on pu assister avec indifférence à l'établissement d'une Turquie bulgare sur la ruine des Serbes et des Grecs?

M. Stearns Davis a eu la prudence de ne pas juger, comme M. Gewehr (voy. plus bas), les détails d'une politique récente qu'un observateur transocéanien, obsédé par la propagande des nations et la réclame des partis, ne peut comprendre qu'avec une extrême difficulté.

N. Iorga.

CHRONIQUE

Dans *Les Balkans*, VI, 8-9, une étude de M. H. N. Howard sur „l'entrée de la Bulgarie dans la guerre mondiale". C'est un travail de menue analyse, riche en renvois. La bibliographie la plus abonda .te et la plus variée y est employée. Des notes de M. L. Asserin sur quelques femmes poètes dans la Grèce moderne. Remarquable comme justesse de vues le compte-rendu de M. William Miller sur le livre récent de M. Seton Watson, *A history of the Roumanians* (pp. 346-349). M. Kersopoulos commence une bibliographie de la Bulgarie.

*

Dans l'*Eurasia septentrionalis antiqua* IX, M. J. Nestor présente une „découverte d'objets d'or thraco-cimériens en Roumanie".

*

Dans un article de la publication polonaise *Polityka Narodów* (1934), M. Henryk Batowski s'occupe de la „question de Thrace" après la grande guerre.

Sur la vie économique roumaine, le récent travail, publié à Würzburg, *Die Landwirtschaft und die Entwicklung des organisierten Agrarkredits in Rumänien,* de M. Costin C. Kiritzescu. Il y a aussi des pages d'histoire. L'auteur combat l'influence des partis sur les banques populaires (p. 78). Bibliographie.

*

M. Ivan Esih donne une bibliographie des travaux de M. Michel Laskaris concernant les Serbes *(Grci i Južni Slaveni, naučni rad prof. d-ra Mihajla Laskarisa,* Zagreb, 1934).

*

M. D. N. Mincev publie une plaquette de „Proverbes bulgares" (en roumain). Constanța (1934). La préface, signée par M. C. Mureşanu, d'après un autre travail de M. Mincev, *Presa bulgară în România,* donne une bibliographie des publications bulgares parues en Roumanie avant 1877.

*

Dans la *Germania,* organe de la commission romano-germanique du Musée allemand d'archéologie, M. Dinu V. Rosetti présente ses découvertes dans le domaine de la préhistoire et de la domination impériale romaine près de Bucarest.

*

Dans l'*Archivum historicum Societatis Iesu,* I, 2, le père Miroslav Varino s'occupe du vrai auteur de *l'Illyricum sacrum,* par dessus Farlati, qui est le Jésuite Philippe Riceputi. La mission de rédiger cet ouvrage avait été confiée à Riceputi († 1742), par le Pape Clément VI, qui, de la famille Albani, croyait descendre des rois de Serbie (p. 205). Est analysé le journal du voyage d'information, fait en 1720 aussi à travers la Dalmatie (p. 211 et suiv.).

*

Dans *l'Universo,* juin 1934, M. Lidio Cipriani donne un excellent article, avec de très belles illustrations, sur les Houtzoules des Carpathes. L'auteur les a visités d'un groupement à l'autre, recueillant aussi des données anthropométriques qui n'ont pas encore été publiées. Mais il croit qu'il s'agit de restes barbares mêlés à tout ce qu'on laissé les hordes de passage (p. 497). De fait, le nom vient de *huț,* sobriquet donné aux pâtres par les agriculteurs voisins et duquel il faut rapprocher ceux de *Moț,*

de *Cuț* (les „Koutzovlaques“ du Pinde). A l'origine ils faisaient partie de la famille roumaine, dispersée jusque bien loin. Le costume est le même que celui des autres habitants du pays. On sait qu'ils parlent un dialecte ruthène. L'importance attribuée à la petite hachette qu'ils ont toujours sur eux est exagérée (p. 438). Les superstitions des Houtzoules sont parfois aussi celles des Roumains, avec lesquels ils cohabitent.

*

Dans le *Starinar,* VIII-IX, M. Dj. Boŝcović publie un mémoire sur les travaux accomplis à l'Église patriarcale de Petch (destruction des maisons qui l'entouraient et l'encombraient, disparition du crépis, réapparition des fresques du XIII-e siècle — pp. 101-104 —; nombreuses illustrations. Dans la même revue (1928), quelques pages sur Gratchanitza, puis (1928-29, 1930) sur Kalénitch, reconstruite (coupole du narthex, sur laquelle l'auteur promet un grand travail), sur Petch (peinture), sur des monuments de Dalmatie, Rotezo (Rtac), Dulcigno (Oultchin), un relief à Visoki (1931); des observations sur le grand travail de M. Ghica-Budeşti, avec des conclusions un peu exagérées (1932); toute une étude sur un groupe d'églises moins connues, dont Lesnovo, Chtip, Prizren (1933-1934); quelques fresques de Stoudénitza (en collaboration avec S. Smirnov); des notes sur quelques petites églises, du XIV-e au XVIII-e siècles (inscriptions, une pierre tombale, grafitti); des notes de voyage: aussi à Sopotchani, à Smédérévo, à Preslav, qui serait du V-e ou VI-e siècle, et pas du X-e; mention de peintures extérieures dans des églises serbes; remarque sur la similitude entre la Cozia valaque et l'église serbe de Sisoïévatz — pp. 283-284, 332. Le même donne dans le *Mouseion* de janvier-avril 1934 des renseignements sur la restauration des sculptures à Kalénitch (celle de la page 7 est presque le modèle des sculptures décoratives de l'Église Épiscopale d'Argeş).—Pour des travaux à l'iconostase de Nérézi une brève étude dans le *Seminarium Kondakovianum,* VI (vieilles sculptures de caractère byzantin). Aussi, des notules dans le *Glasnik* de Skoplié (surtout Osogovo), (1933).

Une brochure de popularisation, très bien illustrée sur Gratchanitza.

*

La *Revue de Hongrie* ménage toujours des surprises à ses lecteurs. Pour le no. de janvier 1935 M. Ladislas Passuth, discutant

avec compétence (il donne trois pages sur Alexandre Karaguéorguévitch réfugié en Autriche) les „frontières des Balkans", découvre, à côté d'un „Papazoglu" *(sic)* pour les Grecs, un chef de mouvement populaire roumain qui s'appelle „Gamanoé". On serait très obligé au savant auteur s'il pourrait donner la clef de cette énigme. Pour „Tchernagoff" nous pouvons deviner: il s'agit du général Tchernaiev. Un peu de „révision" s'imposerait aussi pour les manuscrits que publie cette revue de si belles apparences. On apprend aussi que „Garasamine" „a rendu de grands services à la Roumanie dans la question turque" (p. 38, note 4). L'auteur propose une intervention active de la Hongrie dans les Balcans, dont il décrit l'aspect, désolant pour sa sensibilité (p. 41). — Un article de M. Florin Codrescu sur les rapports de commerce entre la Hongrie et la Roumanie.

*

On lira avec étonnement l'article de la *Prager Rundschau* (IV, 6), dans lequel M. Kamil Krofta affirme que le Maramureş a été non seulement habité par des Bulgares, mais aussi dominé par l'État bulgare („es kann als sicher gelten"...). A peine aperçoit-on, au fond, quelques „Valaques" (p. 413). Les noms propres roumains ne seraient qu'un héritage de ces Bulgares dont M. Krofta déplore la disparition *(ibid.)*. L'auteur tient à ce que les Slaves de cette région n'aient rien à faire avec les Ruthènes (p. 414). Comme autorité est cité M. Chaloupecky, qui doit avoir une façon de travailler tout à fait originale. A côté, l'historien russe, si digne de considération, qu'a été A. Pétrov (p. 415; cf. aussi pp. 417-418). A peine est-il question du couvent de Peri intitulé „Hručevo", où fut fondé un exarcat patriarcal par Drag et Balica, transformé en „Balg" (p. 420)... La regrettable falsification historique va si loin que la Transylvanie elle-même est présentée comme ayant une majorité de population „roumaine *et ruthène*" (p. 425). Le caractère slovaque de Jean Zápolya, prince de cette province, est très souligné (p. 424). Peut-être aussi un jeune savant aussi bien informé que M. Macurek, dans son „Histoire des Magyars", récemment parue, a-t-il tort d'exagérer la „Grande Transylvanie", de direction non magyare, qu'il a construite (p. 425).

*

Dans la *Revue de Transylvanie,* I, 1, une polémique contre des attaques, qui sont de fait des injures, de la part de certains critiques hongrois permet à M. Coriolan Petranu de rassembler d'autres témoignages, variés et nombreux, sur le caractère original de l'art cultivé et de l'art populaire des Roumains, surtout eu Transylvanie. Dans la liste des fondations transylvaines dues aux princes roumains, sur celles de Răşinari, Râşnov, Scoreiu, Mihăeşti, Luşărdea, Tinăud des recherches sur place doivent être entreprises.

*

M. Albert Champor donne dans la collection „Orient" un volume, de lecture très agréable, sur Palmyre. Les derniers résultats des recherches y sont prises en considération. Mais les correspondances données par les Vies des Césars, celle d'Aurélien surtout, sont plus que suspectes. A la page 218, note 1, lire, bien entendu: „Nisibis". Bibliographie.

*

Dans le *Glas* de Belgrade, CLVII, 80, des observations de M. Théodore Taranowski sur les rapports entre le „Zakonik" de Douchane et la „Majestas Carolina". Sur des compilations de droit serbes au XVII-e siècle M. A. Soloview. M. Stanoïévitch s'occupe de la diplomatique serbe.

Dans le même, CLXI, 83, M. Stanoïévitch poursuit ces études sur la diplomatique serbe (du même, sur les rapports du roi de Hongrie André II avec les Serbes). Des notes sur les armements de Raguse par M. Michel J. Dinitch (en 1456: „rame de Constantinopoli, emptum ab uno Januensi", p. 67, note 44; „pro faciendo puschas", p. 68, note 47; un „condinarius puschonum", p. 71, note 70; cf. p. 76, no. 91; „pavensie", p. 78, no. 100[1]). Le même sur la localité de Srebrnic. Des articles concernant le rôle et la vie de St. Sabbas.

*

L'édition Amalthea de Berlin publie les mémoires du comte Théodore Bathyány sous le titre: *Für Ungarn — gegen Hohenzollern* (1934). C'est un fervent kossuthiste, qui aurait voulu que sa nation ne s'encombre pas de liens trop étroits avec l'Allemagne des Hohenzollern. Il a eu des doutes concernant le caractère

durable de l'alliance avec l'Italie et a considéré toujours la Roumanie comme une ennemie. Il a dénoncé dans les délégations, en 1910, les prétendues persécutions des Roumains libres contre les Tchangó de Moldavie (pp. 18-19). Pachitch lui aurait fait dire jadis qu'il ne veut pas une Yougoslavie, mais seulement une „Grande Serbie" (p. 68). Plus tard il aurait rejeté sur les convoitises roumaines la responsabilité pour avoir étendu les frontières de son pays au Nord de la Drave et de la Save (p. 69). Il serait allé ensuite jusqu'à admettre l'idée d'une rectification de frontières (p. 70). Le changement d'attitude de Tisza avant la guerre lui paraît inexplicable (pp. 84-85). Le comte Batthyány constate qu'en 1916 il n'y avait pas en Transylvanie des ouvrages de défense contre une invasion possible des troupes roumaines (pp. 93-94). Devant le roi Charles l'auteur plaida la cause de la paix (pp. 96-101). M. Batthyány devint ministre du nouveau Souverain. Curieux le projet présenté à Cluj, en octobre 1917, par Guillaume II à l'archiduc Joseph: une seule armée, à caractère allemand, la langue allemande devant être introduite en Hongrie même dans l'enseignement élémentaire (p. 121). L'auteur refute l'opinion qu'il eût demandé un Ministère Károlyi (p. 153). Cependant il participe à la nouvelle formation ministérielle. Est discutée l'idée si Károlyi a facilité au maréchal Franchet d'Esperey l'établissement de la ligne de démarcation (p. 175 et suiv.). Des déclarations précieuses du général français suivent.

*

Dans un beau volume, *Lands of many religions, Palestine, Syria, Cyprus and Mount Sinai* (Londres 1934), M. Marc Beza donne des récits de voyage en Orient. L'illustration est originale et bien choisie. C'est un ouvrage littéraire.

*

M. Stilpon P. Kyriakidès publie un discours à l'Université de Thessalonique sur les origines historiques de la poésie grecque moderne de caractère populaire. Il découvre des thèmes byzantins dans ces oeuvres d'une époque de beaucoup ultérieure.

*

Dans le *Glas* de Belgrade, surtout d'après les reproductions de M. Millet, CLIX, 81 (1933), M. Vlad. R. Petkovitch s'occupe de la légende de St. Sabbas dans l'iconographie serbe.

*

Une étude sur la culture magdalénienne en Slovénie dans le *Glasnik* du Musée de Ljubljana, 1934, 1-4. Mention de l'établissement celte de Noviodunum (comme Noyon et le Noviodunum d'Isaccea dans la Dobrogea) dans la Krškopolje. Dans cette région, très romanisée, aussi des restes de Iapodes (cf. les Iapyges italiens), ayant leur capitale à Metulum.

Un article sur les monnaies de cette région au XIII-e siècle (mentions du duc de Carinthie de la cité. Aussi le nom de „Laibac" ou „Liebac", „Leibecum" à côté de la forme „Lapestro").

*

Dans les *Forschungen und Fortschritte,* X, 32, une note de M. Walzer sur les traductions arabes d'ouvrages grecs de sciences qui se conservent dans les bibliothèques de Constantinople.

*

M. Coloman Szentmártoni donne en Transylvanie, dans un village „I. G. Duca", du district d'Odorheiu, une histoire du prince de Transylvanie Jean Sigismond *(János Zsigmund, erdélyi fejedelem elet- és jellemrajza).* C'est un ouvrage étendu, de la meilleure documentation.

*

Le no. de mars 1934 du *Bulletin of the international Comitee of historical studies* donne une „Bibliographie de la presse roumaine" par M. N. Georgescu-Tistu.

*

Dans le *Bulletin international de l'Académie polonaise des sciences et des lettres,* janvier-juin, des pages de M. l'abbé Fiłatek, qui étudie les résultats de l'Union de Florence en Lithuanie; une étude de M. J. Janów sur l'histoire de Barlaam et Josaphat en Pologne. M. T. Mańkowski s'occupe d'un vase persan de l'église arménienne de Lwów. Dans le fascicule de juillet-décembre 1933, une note de M. M. Malecki sur „les systèmes vocaliques des langues balcaniques". De M-me Saadet Ishaki Sakri sur une légende tatare de la Dobrogea.

*

Dans la *Revue de Transylvanie,* I, 3, une note de M. J. Breazu sur les rapports de Michelet avec les Roumains et une longue analyse, compétente, par M. Drăganu, des aberrations que continue à répandre sur le compte du passé roumain M. Treml, auquel on a fait, il y a peu de temps, un si bon accueil à Bucarest.

*

De M-me Jindra Huškova Flajšhansova une étude sur le drame roumain moderne *(Moderni rumunské drama),* Prague 1934.

N. Iorga.

NOTICES

Des notes sur l'entrée en guerre de la Turquie par M. Carl Mühlmann, dans les *Berliner Monatshefte*, novembre 1934.

*

M. Jacques Ancel publie dans *Le monde slave* une étude sur „les frontières slovaques" (tirage à part).

*

Dans la brochure signée Voulco Neïtchoff, *La crise bulgare, Une solution en perspective* (Bucarest 1832), une déclaration du ministre des Finances bulgare, Beltchev, tué aussitôt après, que Stamboulov, craignant une entente russo-roumaine, poursuivait l'idée de prendre la Dobrogea (pp. 12-13).

*

Pour les relations roumano-bulgares à signaler la brochure d'Ivan Vazov, **Тжгитѣ на Бѫлгария**, publiée à Bucarest, imprimerie Joseph Andritch, en 18*7. Elle contient, sur 48 pages, des vers.—Sur les motifs touchant la Roumanie de la retraite de Stamboulov (attachement désiré par le tout puissant ministre à la Roumanie et par la Roumanie à la Triplice, le très important ouvrage, totalement oublié, *Bulgarien und der bulgarische Fürstenhof, Politisch-feuilletonistische Aufzeichnungen (1879-1895) von einem Diplomaten,* Berlin-Leipzig 1896, pp. 73-74. L'auteur attribue à l'entrevue entre le roi Carol I-er et François-Joseph à Ischl, en 1895, l'idée de l'union dynastique bulgaro-roumaine: l'Allemagne aurait considéré ce projet comme: „nicht spruchreif" (p. 83). Tzankov aurait préféré le roi de Serbie (p. 80).

N. Iorga.
